

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (du 1^{er} au 1^{er} de chaque mois)
France: 12 An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1 Mois: 10 fr.
Étranger: 12 An: 50 fr. 6 Mois: 26 fr. 1 Mois: 15 fr.
De l'étranger sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les abonnements non payés ne sont pas renoués.

« Le plus court chemin m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
adresse télégraphique : EXCEL PARIS

VERDUN, CLÉ DE VOUTE DE L'EST



SECTION D'AUTOS-CANONS EN POSITION



INTERROGATOIRE DE PRISONNIERS



UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND



PRISONNIERS CAPTURÉS À DOUAUMONT



BIPLAN SOUS UN HANGAR

Le général Pétain a cité, parmi tous les braves de Verdun, nos hardis aviateurs, dont on voit ici l'un des hangars sis à proximité du front; non loin de cet emplacement furent photographiés divers prisonniers allemands capturés au cours d'une récente affaire. On voit enfin, à côté de l'alle française, ce qui sert à la défendre : nos autos-canon, spécialement agencés pour tirer sur les avions ennemis.

L'ILE D'ACIER

Nous étions allablés dans un petit « caboulot » au bord de la Seine, dans l'île de la Jatte. Naguère, c'étaient des amoureux qui y venaient, au premier soleil du printemps, manger une friandise et se pencher sur le balcon suspendu où des iris bordent les caisses, et où, plus tard, des capucines couleur de feu exhaleraient leur odeur poivrée. Ils regardaient les canotiers filer, bras nus, face à quelque riensse midinette qui tenait la barre. Aujourd'hui, les canots pourrissent à l'ancre, et les pilotes qui passent naviguent dans le ciel.

Ceux qui lèvent la tête à leur bourdonnement n'ont pas le temps pour les rêves. Ce sont des ouvriers sortis de l'usine ou pressés d'y rentrer. Car dans cette île autrefois fameuse par ses duels pour rire, ses baïles échangées sans résultat, on fabrique sans relâche des munitions de mort, et chaque petit hangar, chaque poure de terrain disponibles sont devenus des arsenaux d'où résultera la victoire.

Ce sont des ouvriers, et surtout des ouvrières. On les voit en longues files compactes traverser le pont de Courbevoie, ou s'en venir le long des quais. Ils ont l'air paisible, fraternel, sérieux, habitués déjà à travailler ensemble sans préoccupation des sexes et sans professionnelle rivalité. Et cependant aucune allure émancipée chez la femme; au contraire, sa tenue est modeste, féminine, soignée, avec une pointe de coquetterie — un col blanc, des poignets qui brillent — la jolie coquetterie tendre de celle qui veut toujours s'attendre à quelque cher retour du front!

Notre petit « caboulot » est principalement fréquenté par des ouvrières qui viennent se relayer autour d'un frugal repas devant des tables de marbre. Toutes ont des bagues d'aluminium — gage d'amour des tranchées — et, piquées à leur corsage, des broches-photographies.

Celles qui ont terminé leur journée sont reconnaissables à leurs mines lassées et à leurs mains noircies. Les autres, celles qui « font la nuit », fraîchement pomponnées et roses encore du sommeil diurne, se frottent les paupières, s'élèvent devant les glaces ou rangent dans un panier quelques victuailles et une petite bouteille de cidre ou de bière.

C'est comme dans le grand monde, dit une frêle et jolie brune, la tête enveloppée d'une mousseline de soie blanche — comme pour aller au bal — on soupe à minuit par petites tables, devant des pruneaux et des grenades!

Nous, explique une grosse fille écarrie, on a une grande table avec une toile cirée dessus. On y mange toutes ensemble. C'est plus gai. Mais l'on se dépêche de boulotter. En dix minutes on a fini; alors on se met la tête entre les bras et l'on dort... comme ça! sur le rebord de la table. Et le chef dort aussi avec nous... comme ça!

Vous en avez une veine d'avoir un bon chef, réplique la petite brune. Nous, on a une contre-maîtresse qu'était modiste rue de la Paix. Elle est méchante! méchante! Elle m'a déjà f... deux fois à la porte, parce que je m'endormais toujours sur mes fusées.

T'es donc piquée par la mouche tsétsé?

Non! mais c'est dur d'être là toute la nuit, courbée devant un étai, à tripoter de l'acier froid! Et puis, la sortie, le matin à six heures, quand il fait noir et qu'on est transi! Brhl... et elle ramène frileusement les pans de sa mousseline dont elle semble faire grand cas.

Gagnez-vous plus la nuit que le jour? lui demande-t-elle.

La même chose, sauf qu'on nous donne une heure et demie pour manger et qu'on nous paie ce temps. Seulement comme on fait trois repas en vingt-quatre heures au lieu de deux, cela revient au même.

Et combien gagnez-vous?

Moi, quatre francs, parce que je commence; il y en a qui se font cinq et six francs... Difficile? non, le métier n'est pas difficile; mais il est rude, on s'abîme les mains (cette petite devait se polir les ongles) Tenez! mon amie M.-bas, qui laraude les gaines des 75 et même des 105, en a les doigts tout déformés.

Et que faisiez-vous avant la guerre?

J'étais lingère. Mon amie était vendeuse. Dans les usines il y a de tout : des bonnes, des couturières, des tapissières, des fleuristes, et il y a même une « journalisse », qui vient en voilette et chapeau à plumes.

Reprenez-vous votre ancien métier après la guerre?

Ah! pour sûr!

Alors, vous ne songez pas à vous émanciper, à disputer la place aux hommes, maintenant que vous êtes devenues, un peu, les « maîtres » de leur destinée guerrière?

Toutes me regardent scandalisées.

Prendre leur place aux hommes! On ne sera que trop contentes de la leur rendre! On fera

après la guerre ce que l'on faisait avant : des milliers de femme, ou bien on s'occupera du ménage! Pour le moment, dame! on est heureuses de gagner de l'argent. On élève les enfants, on envoie des douceurs aux poilus, on économise en vue des permissions et des retours.

Moi, s'écrie la grosse blonde, j'ai déjà mis à gauche un petit magot! Quand mon homme reviendra, je nous paie quinze jours de batus de mer à l'île de la Jatte! On se f... en pension ici, pas vrai, Mine Jules?... On loue un bateau! On va à la pêche, et vive la noce!

Il est sept heures. Les ouvrières se lèvent. Nous sortons avec elles. Dehors, elles se séparent en groupes, les unes regagnant leurs tramways, les autres leurs différentes usines.

L'ouvrière « qui a l'air d'une dame » marche à côté de nous.

Faudrait que je me dépêche pour tarabuler 250 gaines dans ma nuit. Je suis déjà arrivée à 200. Mais, ce matin, mon gars m'écrit — il est dans la Voivre, et maître pointeur, vous savez : « Maman! c'est 250 obus par jour que je leur tire dessus maintenant! C'est éreintant! mais c'est du bon boulot! Et puis, je m'imagine que mes obus ont passé par tes mains chéries, cela me donne du cœur au ventre, et il me semble que je mets mieux dans le tas! » Alors, vous comprenez? je voudrais bien faire mes 250, moi aussi! Ce sera dur! Mais je prendrai l'heure du repas. D'ailleurs, je n'ai jamais faim!... Moi, c'est par là! Je vous salue bien, monsieur, madame!

Nous traversons le pont de la Jatte et longeons la rive opposée de la Seine. Mais, avant de pousser la grille, nous nous retournons.

En face, les moteurs ronflent, les marteaux-pilons tapent. L'île d'Acier flamboie. Et je songe à toutes ces mères, ces sœurs, ces épouses qui, durant cette longue nuit, courbées sur leur étai, de leurs faibles mains meurtries, façonnent des engins de guerre!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je demande la parole pour un fait personnel ou presque personnel... L'autre jour, un de mes plus malins confrères d'Excelsior a demandé qu'il fût institué dans tous les trains, sur toutes les lignes de chemin de fer, des compartiments de ronfleurs, où les ronfleurs seraient parqués.

Je n'y vois aucune sorte d'inconvénient. D'abord je ne ronfle pas, je vous assure que je ne ronfle pas, et cette mesure m'indiffère personnellement, ce qui me permet de l'approuver — on n'approuve de bon cœur, comme chacun sait, que ce qui ne vous cause aucun dommage. — Ensuite je ferai remarquer aux ronfleurs qu'il n'y a aucun déshonneur à être « parqué » en chemin de fer. Ils partagent ce traitement avec les chiens, qui sont de bien meilleures bêtes que les hommes, ainsi qu'un sage l'a dit depuis longtemps, et les « dames seules », ce qui constituera pour eux presque un certificat de bonnes vie et mœurs.

Non, je ne proteste pas! Au contraire, je viens demander qu'on aille plus avant dans la voie des sages réformes, et rappeler une ancienne mais bien tentante proposition de M. Fernand Gavarry qui ne se contentant point d'être un éminent diplomate est aussi un de nos confrères les plus distingués. Il demandait, ce Gavarry, prudent et farouche à la fois, des compartiments de non-parleurs! Oui, comprenez-vous? Des compartiments silencieux, des compartiments délicieux, des oasis de repos et de paix, où l'on pourrait lire son journal ou dormir — sans ronfler! — sans être dérangé par les jactances de ses voisins.

La voilà la véritable et désirable réforme! Après ça, on pourra instituer des compartiments de ronfleurs, puis de végétariens, puis de tous les voyageurs habillés de blanc, puis de tous ceux habillés de bleu, etc... Mais des compartiments de non-parleurs, d'abord!

Pierre Mille.

Il est entendu que nous ne devons pas nous chauffer entre Français... pendant la guerre et que la loi de l'union sacrée s'étend même jusqu'à l'orthographe; mais, sans pour cela monter sur nos grands chevaux, comment ne pas trouver lamentable que notre confrère le Réformiste continue sa campagne, très sincère mais très fautive dans ses principes?

Quelle campagne? Une campagne qui se donne pour objet de nous faire écrire *ortographe, fonétique, étimologie, philosofe*, etc.

Bien entendu, il n'y a pas crime à proposer ces réformes, comme on l'a exagérément imprimé. Pourtant, on éprouve devant ces mots, peut-être écrits selon la logique, mais qui sont bien laids à voir, une sorte de répugnance qui, pour être même la conséquence d'une mauvaise habitude prise, prend son origine dans le respect que nous avons de notre langue telle qu'elle est.

Non, n'y touchons pas, elle est si belle! Et imagine-t-on le bulletin de la suprême victoire rédigé en français réformiste : celui de Napoléon et de Joffre suffira!

RECUEILLEMENT

Un grand journal mondain vient de nous apprendre qu'en cette semaine sainte plusieurs salons s'entrouvriront pour une heure de « recueillement ».

On y entendra des « adaptations musicales » avec accompagnement de violoncelle. Et naturellement, comme en tout endroit, privé ou public, où l'on fait de la musique, il sera séant, à ce moment-là, de se taire.

Cela n'empêche pas que l'on nous met, désormais, dans la nécessité de considérer le verbe se *recueillir* comme un synonyme du verbe se *distraindre*. Car cette heure de « recueillement » en nombreuse compagnie menace de ressembler étrangement à celles où nous étions conviés, autrefois, par ce simple carton :

« Je suis chez moi tel jour et l'on fera de la musique. »

La seule différence proviendra, sans doute, de ce que l'heure de « recueillement » ne coïncidera point avec l'heure du thé. Et, par ces temps de vie chère, c'est peut-être là un moyen de saper, en douceur, une institution charmante, mais coûteuse.

Et s'il faut y chercher de meilleures raisons, j'entends bien que le mot « recueillement » est placé ici par déférence pour les temps que nous vivons. Il est l'excuse des mondaines que la guerre n'empêche pas de s'ennuyer dans leurs grands salons solitaires.

Mais il est peut-être exagéré de croire que nous devons avoir honte de toutes les pensées, de tous les actes qui ne nous remettent pas en contact direct avec la guerre. Et le dieu des batailles ne peut pas nous en vouloir de chercher, par d'honnêtes moyens, à échapper, quelques instants, à l'anxiété où il nous plonge.

Donc, sans violenter notre claire langue française, avouons nos heures d'ennui et essayons d'y parer sans euphémisme. Ce ne sont pas les « adaptations musicales » ni même les belles pages de musique sacrée :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux qui nous feront oublier que nos enfants se battent.

H. DU TAILLIS.

Il n'était point rare, au temps où l'automobile n'avait point encore fait concurrence au cheval, de voir, le jour des Rameaux, dans les rues de Paris, des haridelles de sacre portant un brin de buis pincé dans l'oeillère. Ce n'était peut-être pas très orthodoxe, mais personne ne songait à critiquer sérieusement cette manifestation qui partait d'un bon sentiment.

Or, le progrès est le progrès et c'est bien ce qu'a pensé la brave femme qui, hier, avec un jour de retard, prit le Métro à Pigalle pour se rendre à la Porte-Dauphine. Elle portait dans ses bras un gros bouquet de buis dont elle détacha une belle branche quand elle eut pris place dans la dernière voiture. Ce buis, elle l'accrocha, bien dressé, dans les mailles du filet. Une voiture après l'autre, et fort agile pour changer de wagon, de deux stations en deux stations, ainsi orna-t-elle tout le train.

En fait, pourquoi ne pas attirer la bénédiction du Ciel sur ce Métropolitain qui, pour être souterrain, n'a rien d'inférieur? Les matelots attachent bien le buis au mât de leur barque. Le voyageur parisien, l'habitué du ticket de carton, a bien le droit, lui aussi, de recommander son carrosse à la Providence.

Aux confins italo-antichiens, un père et son fils vivaient en paix. La guerre déclarée, ils en parlèrent et s'aperçurent bientôt que l'harmonie jusque-là maintenue cesserait bientôt de régner entre eux. Le père tenait pour les Boches, le fils pour l'Italie.

Prenant alors chacun leur bâton, ils s'en allèrent, le fils vers le Sud, le père vers le Nord, abandonnant leur chaumière pour ne pas s'y livrer quelque combat sacrilège.

Le fils arriva dans un camp de réfugiés où on l'hospitalisa, et comme, lorsqu'il eut conté son histoire, on lui demandait son âge, il répondit simplement :

— Soixante-dix-huit ans.

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

Sur le "canon à Gulasch"

On appelait, en Allemagne, « Gulasch », même avant la guerre, une sorte de ragoût fort épicé.

On appelle, depuis quelques semaines, « canon à Gulasch » une espèce de cuisine roulante, dans laquelle on promène ce brouet, à l'usage des citadins peu fortunés.

Berlin a inauguré ce système de ravitaillement. D'autres villes suivent, chaque jour, l'exemple de la capitale. A Berlin, la portion de Gulasch coûte 35 pfennigs, qui ne font pas tout à fait 44 centimes. Ailleurs, elle ne coûte que 20 pfennigs, c'est-à-dire 5 sous.

Si l'on songe que, d'après les plus récentes mercuriales, la viande vaut, en ce moment, plus de 5 francs le kilo — quand on en trouve — mais si l'on ajoute que la graisse coûte plus cher — et que l'on n'en trouve pas — si l'on réfléchit enfin que les pommes de terre sont rationnées, à raison de dix litres par semaine et par tête d'habitant, on en viendra très vite à se demander avec quoi la Gulasch des « canons à Gulasch » peut bien être faite.

Telle quelle, les journalistes allemands — qui se gardent d'ailleurs d'en manger — nous déclarent qu'elle est excellente. Toutes les feuilles lui ont consacré des articles élogieux et tous les illustrés ont publié des photographies, où l'on voit la foule se presser autour de ces cantines roulantes. Il faut remarquer le nombre des clients et aussi leur air satisfait. Les journaux concluent :

— Faut-il que ce soit bon !

Moins optimistes ils pourraient se contenter de déduire :

— Faut-il que ces pauvres gens aient faim !

Mais, une fois de plus, l'organisation allemande triomphe : si chers que puissent être les vivres, elle est parvenue à créer, quand même, des repas à bon marché.

Avant les Berlinoises, les Spartiates déjà tiraient vanité d'un certain « brouet noir », qui devait ressembler à la Gulasch, au moins extérieurement. Il est vrai qu'ils l'avaient institué pour d'autres motifs, qui n'étaient que de principe.

Ils exigeaient, eux, que cette nourriture démocratique fût celle de tout le monde et ils interdisaient à qui que ce fût d'en goûter une autre. De plus, leur brouet obligatoire était aussi gratuit.

L'organisation spartiate était, comme on le voit, très supérieure, en dernière analyse, à l'organisation allemande. Il est vrai que personne n'a jamais soutenu qu'il fût drôle d'être Spartiate.

On aurait, d'ailleurs, tout à fait tort de pousser trop loin l'assimilation. La « Gulasch » reste, en Allemagne, la nourriture du petit peuple. Les classes riches, au contraire, mettent leur patriotisme à bien manger.

Le banquier de Berlin, qui s'assoit devant une table somptueusement servie, n'éprouve pas seulement la joie égoïste du bourgeois qui va faire un bon dîner : il éprouve, par surcroît, la joie patriotique de pouvoir dire :

— Faut-il que les Alliés soient stupides, pour raconter qu'il nous manque quoi que ce soit !

Car, comme bien vous pensez, les cartes de rationnement ne sont pas faites pour eux.

Du fait de ce patriotisme spécial, le problème de la répartition des éléments est bientôt devenu, en Allemagne, le grand problème de l'alimentation. De ce fait aussi, les socialistes, réduits au « canon à Gulasch » commencent à protester.

A force de ne pas aimer la Gulasch, certains finissent par se dégoûter même du canon.

Candidé.

Le premier ministre espagnol n'admet pas la piraterie



COMTE DE ROMANONES

On assure que le comte de Romanones a chargé l'ambassadeur d'Espagne à Washington d'instructions particulières en vue de connaître exactement les dispositions du gouvernement américain au sujet de la guerre sous-marine. Cette démarche serait d'autant moins surprenante, que le comte de Romanones passe pour partisan d'une entente entre les neutres sur cette question.

UN TORPILLEUR ALLEMAND coulé dans la mer du Nord

COPENHAGUE, 17 avril. — Les cadavres qui ont été retrouvés sur la côte nord-ouest du Jutland sont au nombre de quatre. Ils n'ont pas séjourné plus de deux ou trois jours dans l'eau. Ils appartiennent à l'équipage d'un torpilleur allemand qui paraît avoir sombré par accident ou sauté sur une mine, aucun combat naval n'ayant été signalé dans les parages.

LA BATAILLE DE VERDUN

Les errements du kronprinz

Le bombardement très vif que l'ennemi vient de diriger, à plusieurs reprises, sur nos positions du bois de Malancourt montre l'importance qu'il y attache et son dépit de nous avoir laissé reprendre la partie méridionale de ce bois, que son attaque du 20 mars nous avait enlevée.

Maître du bois entier, il pouvait le prendre pour base d'une nouvelle attaque le long de la route d'Avocourt à Esnes, qui, en cas de succès, lui permettait de prendre à revers nos positions de la cote 304. Cette espérance a été déçue. Non seulement les Allemands n'ont pu déboucher du bois, mais nous nous y sommes rétablis sur une ligne extrêmement solide.

Ils ont été, en conséquence, obligés d'attaquer de front nos positions de la cote 304 et du Mort-Homme. On sait le sort de ces attaques, dont la principale eut lieu le 9 avril : les régiments ennemis se sont fait massacrer, sans que nos positions soient compromises.

L'ennemi va-t-il revenir à sa première idée et reprendre l'attaque par Avocourt ? S'il se croit capable de réussir de ce côté, pourquoi a-t-il gaspillé ses hommes en coûteuses attaques frontales, au lieu de soutenir sa tentative d'enveloppement ? Et s'il ne s'en croit pas capable, pourquoi s'y risque-t-il ?

Les journaux allemands font ici un acte de foi et expliquent que leur état-major a des pensées profondes, si profondes qu'elles en deviennent impénétrables au vulgaire. Pour nous, qui n'avons pas la foi, il nous semble plutôt reconnaître, en ces brusques et perpétuels changements d'intention, les effets d'un despotisme capricieux, ignorant et vain, qui n'admet pas qu'on le discute.

Il faut rendre justice à nos ennemis. Leur manœuvre a souvent été lourde et, à force de précautions, il leur est arrivé de laisser échapper le moment favorable. Mais jamais jusqu'ici ils ne s'étaient montrés irresolus et inconstants.

Si le prince impérial d'Allemagne était un général comme les autres, il aurait été depuis longtemps, depuis la bataille de la Marne, relevé de son commandement. Sa naissance le lui a conservé. Aujourd'hui encore les chefs militaires les plus élevés en grade, les plus expérimentés, les plus habiles, ne sont auprès de lui que pour exécuter ses ordres. Car l'Allemagne ne connaît que la servitude et non la grandeur militaire.

Sa présence sur notre front est pour nous un gage précieux de victoire. Et nous n'avons même pas à former des vœux pour que ses jours soient protégés. Il les protège lui-même, toujours caché en de solides abris à double ou triple issue, comme les repaires de voleurs.

Jean Villars.

LES DÉBUTS D'UN AVIATEUR

La première alerte

De X..., mars.

Nos aînés se sont déjà distingués. La Croix de guerre et la médaille militaire témoignent de leur bravoure et de leur vaillance. Moins heureux, ceux de ceux que nous venons remplacer ont payé de leur existence leur courage et leur intrépidité ; un autre attend la guérison de douloureuses blessures pour reprendre la place qu'il occupait à l'escadrille et recommencer ses exploits. Nous sommes ici depuis quelques jours seulement et les promesses de nos anciens nous sont déjà familières. Nous avons écouté leurs conseils : eux, attendent maintenant nos débuts, à leurs côtés, dans la guerre aérienne.

Aussi, avec quelle impatience les jeunes souhaitent-ils l'occasion favorable qui leur permettra d'intervenir et de jouer leur rôle dans la bataille ! De quels soins vigilants ont-ils entouré leur appareil, leur moteur, leur mitrailleuse ! Avec quelle attention ont-ils procédé aux essais ! Et aujourd'hui que tout est prêt — qu'ils sont prêts — ils attendent leur tour d'intervenir, avec quelle joie !

Toute la journée, de gros nuages ont couru dans le ciel. Cet après-midi, cependant, ils se sont un peu dissipés et laissent entre eux des trous par lesquels on voit le ciel bleu. Le temps est favorable aux voyageurs aériens qui ont intérêt à se dissimuler. Aussi fait-on bonne garde à l'escadrille. Les avions sont là sur la piste, prêts à prendre leur vol ; à proximité, les pilotes dévorent de tout, excepté de la guerre. Dans le groupe, les jeunes prennent part à la conversation. C'est leur pre-



Les premiers « canons à Gulasch » pour la population civile de Berlin. (D'après la revue allemande : Les images d'actualité (Zeitspiegel).)

mière journée de service, leur première journée d'alerte : ce sont leurs débuts — en ils ! Peut-être sont-ils un peu nerveux, mais ils ne le laissent pas paraître et leur visage est calme. C'est l'un d'eux, F..., qui parle. Il a servi dans les chasseurs d'Afrique : sur sa poitrine, la médaille militaire, la Croix de guerre avec plusieurs palmes et trois médailles coloniales témoignent d'un passé militaire bien rempli. Ce sont des souvenirs d'avant-guerre qu'il rappelle et son histoire intéresse l'auditoire.

Soudain la sonnerie du téléphone retentit. F... s'interrompt et l'on écoute : « Une escadrille ennemie a tenté de franchir les lignes et quelques appareils, profitant des nuages, ont réussi à passer. » Aussitôt, le groupe perd deux de ses membres. Ce sont les pilotes des premiers appareils qui doivent partir au-devant de l'ennemi. Anciens pilotes, ils sont habitués à ces alertes. Très calmes, ils prennent place dans leur « coucou », les mécaniciens lancent l'hélice et c'est à peine si trois minutes se sont écoulées depuis l'avertissement lorsqu'ils piquent droit vers les nuages.

Tandis qu'ils disparaissent, F... reprend son histoire interrompue, car les autres pilotes doivent attendre de nouveaux ordres avant de prendre l'air. Ces ordres arrivent peu après, du reste. Le téléphone précise que six appareils ennemis ont pu passer. Il faut leur barrer la route. Les jeunes exultent. M..., qui a eu dix-huit ans le jour où il terminait ses épreuves du brevet militaire, ne se possède plus ; il rêve d'un combat qu'il livrerait à cent mètres au-dessus d'un arc de triomphe et dont, bien entendu, il sortirait victorieux. F..., qui a remis à demain la suite de son histoire, conte discrètement à son mitrailleur :

— Si tu le manques, nous lui « rentrons dedans » à plein moteur. Tant pis pour toi !

— Ah ! Et pour vous donc ! Pensez-vous rester accrochés là-haut ?

F... ne répond pas.

Quant à moi, je pars avec mon mécanicien, Pascal, qui est aussi mon mitrailleur. Il est de Tarbes, et pour que nul n'en ignore, il fait rouler les r d'une façon terrible. Si le Boche, là-haut, pouvait l'entendre, je suis certain que, effrayé, il ferait demi-tour sans accepter le combat. Aussi dois-je lui recommander de ne pas parler. C'est à 3.500 mètres que nous devons monter pour exercer notre surveillance et nous battre !

— Il fera froid ? me dit Pascal, en nouant son cache-nez.

— De 30 à 35 au-dessous de zéro.

Mais il n'a pas entendu, car, d'un effort puissant, il a lancé l'hélice, et le bruit du moteur étouffe ma réponse.

Pascal a pris place devant moi, derrière sa mitrailleuse qu'il caresse de ses mains rudes.

— Es-tu prêt ?

— Tu peux partir.

De toute la puissance de nos 130 HP nous montons. A 1.800 mètres nous dépassons les nuages et atteignons un ciel d'un bleu d'azur. Nous n'avons pas le temps de nous extasier sur la beauté de cette mer de nuages qui s'étend à nos pieds. Nous montons toujours et en moins de trente-cinq minutes nous avons atteint notre poste de combat.

— Tarbes ! Tout le monde descend ! glapit Pascal en pointant sa mitrailleuse dans tous les sens.

Tandis que le moteur, à sept cents tours, nous maintient à notre altitude, nous nous écarquillons les yeux pour découvrir les avions ennemis. Nous ne voyons que des appareils aux couleurs françaises ; à quelques centaines de mètres, un Nieuport, sans doute pour tuer le temps, s'amuse à boudier la boucle, et deux puissants Bréguet tournent la queue de leur canon de 37 dans notre direction. Mais, aucun aviateur ! Point de L.V.G. ni de taube, ni d'albatros ! Pendant une heure nous nous promenons entre le ciel et les nuages ; nous tournons, nous tournons toujours. Nos chaussons et nos gants ne sont plus que des protecteurs imaginaires contre le froid.

Allons donc voir si là-bas on sait quelque chose.

Nous nous rapprochons du champ. Pascal est navré. L'appareil roule sur le sol où déjà M... et F... nous ont précédés :

— Ils n'ont pas été plus heureux que nous, tu vois, dis-je à Pascal, ils ne les ont pas vus non plus.

Mais Pascal ne me répond pas. Je crois l'entendre murmurer : « Tas de bleus ! » Mais je n'en suis pas certain.

Maintenant, nos anciens arrivent les uns après les autres. Allons aux nouvelles. Ouf ! nous poussons un soupir de soulagement lorsque nous leur entendons dire :

— Rien. Nous nous sommes dérangés « pour la peau » !

Que s'est-il donc passé ? Le capitaine nous l'explique : « Découverts par des batteries spéciales au moment où ils s'apprétaient à traverser un coin du ciel sans nuages, les aviateurs ennemis, violemment canonnés, ont renoncé à leur projet de voyage et sont rentrés dans leurs lignes. »

— Votre première alerte, nous dit le capitaine commandant l'escadrille en se tournant vers nous, n'aura été qu'une fausse alerte. Vous serez plus heureux une autre fois !

Raoul D...,
pilote aviateur,

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 17 Avril (624^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, intense bombardement de nos positions du bois d'Avocourt et de notre front le Mort-Homme-Cumières.

Sur la rive droite, nuit relativement calme, sauf dans la région sud du bois d'Haudromont, où l'activité de l'artillerie s'est maintenue assez vive. Aucune action d'infanterie.

Rien à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre l'Avre et l'Oise, nos batteries ont bouleversé les tranchées et les abris de l'ennemi dans les régions de Beuvraignes et de Lassigny.

En Argonne, tirs de destruction sur les ouvrages allemands au nord de La Harazée. A Vauquois, une de nos mines a fait sauter un petit poste ennemi avec ses occupants.

Sur la rive gauche de la Meuse, grande activité de l'artillerie ennemie sur la côte 304 et nos deuxième lignes.

Sur la rive droite, après un bombardement d'une violence croissante commencé dans la matinée et dirigé sur nos positions, depuis la Meuse jusqu'à Douaumont, les Allemands ont lancé vers 14 heures une puissante attaque à l'effectif d'au moins deux divisions. Les vagues d'assaut se sont heurtées, sur un front de 4 kilomètres environ, à nos tirs de barrage et à nos feux de mitrailleuses, et ont été repoussées, sauf en un point où elles ont pris pied dans un petit saillant de notre ligne, au sud du bois du Chauffour. Au cours de cette attaque, l'ennemi a subi des pertes très importantes, notamment à l'ouest de la côte du Polvre et dans le ravin situé entre la côte du Polvre et le bois d'Haudromont.

En Woëvre, quelques rafales d'artillerie dans les secteurs du pied des Côtes-de-Meuse.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 16 au 17, une de nos escadrilles, composée de neuf avions, a exécuté, en dépit d'une brume intense, une importante opération de bombardement sur la région Conflans-Pagny-Arnville-Rombach. Les projectiles suivants ont été lancés : douze obus sur la gare de Conflans ; seize obus sur les usines de Rombach ; huit obus sur la gare d'Arnville ; onze obus sur les voies ferrées de Pagny et d'Ars. Dans la nuit du 15 au 16, un de nos avions-canon, survolant la mer du Nord à 100 mètres d'altitude, a tiré sur un navire ennemi seize obus dont la plupart ont porté.

Dans la nuit du 16 au 17 avril, nos avions de bombardement ont lancé vingt-deux obus sur les gares de Nantillois et de Briecelles, quinze obus sur Etain et sur des bivouacs de la forêt de Spincourt, huit obus sur les canonnements de Vlerville et de Thillot (nord-ouest de Vigneulles).

AUTOUR DE LA BATAILLE

La presse allemande continue à tenter de trouver des explications à l'arrêt des opérations devant Verdun. La Gazette populaire de Cologne affecte de considérer le développement de la bataille comme normal :

« Lentement, mais sûrement — écrit ce journal, — et en subissant des pertes assez légères, les troupes allemandes s'approchent du but. Sans doute, elles l'atteindront. Nos soldats et leurs chefs ont droit à notre confiance et à notre patience. »

La Gazette de Voss avoue : « Le chiffre de nos pertes est certes assez grand pour nous remplir de tristesse ; mais il n'est heureusement pas en proportion avec l'importance des succès effectifs obtenus. »

La Gazette de Francfort accuse... « le temps » : « Qu'on s'agisse d'un ennemi qui, étant donné sa vigilance, était un tour de force, »

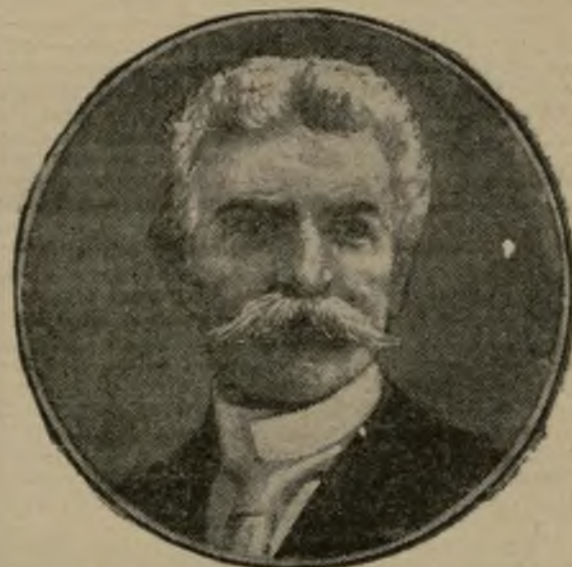
Or, en raison du temps, les troupes d'attaque sont tenues rassemblées pendant des jours. L'ennemi s'en est-il aperçu ? Oui, quoique pas complètement. Il a eu pendant des jours entiers la possibilité d'amener des renforts. Que serait-il arrivé si le temps ne nous avait pas joué de tour, ni avant le 21 février, ni après, quand il fallut interrompre l'offensive, parce que pluie et tempête troublèrent les observateurs ?

Il est facile de deviner dans cette attitude de la presse ennemie le respect d'un mot d'ordre.

Le discours de M. Sonnino

a fidèlement traduit
les aspirations italiennes

ROME, 17 avril. — Quelques journaux avaient répandu inconsidérément le bruit que M. Sonnino ferait des révélations sensationnelles sur la Conférence des Alliés à Paris : le discours n'ayant naturellement rien révélé, quelques personnes ont manifesté une certaine déception. Or, il était absurde de s'imaginer que, dans les circonstances actuelles, un ministre de la Quadruple, et surtout du caractère naturellement réservé de M. Sonnino,



M. SONNINO

allait mettre au jour des délibérations restées secrètes de la Conférence des Alliés. Le discours ne pouvait pas être autre qu'il a été : une manifestation solennelle de l'alliance toujours plus étroite des peuples engagés dans la guerre commune. Extrêmement chaleureux, en effet, ont été les applaudissements unanimes de la Chambre, accueillant les paroles adressées aux peuples alliés, et tout particulièrement les phrases sur la Belgique et les défenseurs de Verdun. Elles ont été accueillies par la Chambre entière debout, aux cris prolongés de « Vive la France ! » On a même remarqué que le passage sur Verdun a fait applaudir et se lever même une grande partie des socialistes « officiels » ; sept seulement, des plus irréductibles opposants à la guerre et au ministère, sont restés assis.

Le monde parlementaire loue surtout cette précision et cette sincérité, qui sont les qualités principales du ministre des Affaires étrangères. Peut-être M. Sonnino n'a-t-il pas dit de choses capitales, peut-être encore la Chambre attendait-elle davantage, mais son succès n'en a pas souffert, car toute l'assemblée a fort bien compris la réserve que les circonstances imposaient à l'orateur, et, même avant le vote, elle a tenu, par ses applaudissements unanimes et répétés, à lui témoigner son entière confiance.

Après la séance, le discours fut l'objet des commentaires les plus favorables dans les milieux parlementaires. Tous louaient les sentiments d'humanité supérieure qui l'avaient inspiré, et on se plaisait à opposer l'éloquence noble de M. Sonnino au cynisme et à la brutalité de certaines paroles dont a récemment retenti le Parlement allemand.

SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre
et les soldats convalescents

Nous publierons incessamment la première liste de souscription.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

2 PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

MAINTENIR? OU AVANCER?

La question de l'heure suscite de vives discussions

C'est aujourd'hui que la question de l'heure sera discutée par la Chambre et qu'on jugera de l'opportunité d'une mesure qui doit, si elle est adoptée, dicter ses adversaires, nous faire vivre sur une fiction.

On sait combien, à ce sujet, les opinions sont partagées. M. Lallemand, membre de l'Institut et du bureau des Longitudes, s'est montré devant l'Académie des Sciences nettement hostile au projet. M. Charles Nordmann qui s'en montre, au contraire, un partisan fort résolu, veut opposer M. Lallemand à lui-même, car il y eut déjà en 1911 une discussion de la loi remplaçant l'heure de Paris par celle de Greenwich, discussion à laquelle M. Lallemand prit une part très active.

Mais M. Charles Lallemand s'en tient à la conviction qu'il exprime et, se rangeant à son avis, le bureau des Longitudes, dans sa dernière séance, s'est, à l'unanimité, prononcé contre tout changement au régime actuel de l'heure. Cette décision M. Lallemand la rappelle fort à propos dans une lettre qu'il adresse au *Temps*, et il revient sur les inconvénients et les perturbations qui résulteraient d'une modification horaire.

Le dualisme créé par l'heure conventionnelle et l'heure solaire vraie pourrait même entraîner des conséquences auxquelles le public ne peut pas songer.

« Pour la science et la navigation, dit M. Lallemand, on croit avoir assez fait en les autorisant à conserver l'heure normale actuelle à côté de l'heure nouvelle. C'est oublier les difficultés que créerait, ici encore, le dualisme.

« Les heures des phénomènes atmosphériques, lever et coucher des astres, éclipse, etc. sont calculées en temps de Greenwich et publiées, une ou plusieurs années d'avance par le Bureau des Longitudes.

« De même, l'Annuaire des marées, préparé plus d'un an d'avance par le service hygrométrique de la marine, donne aussi en temps de Greenwich les heures des divers états de la mer (hautes et basses mers, hauteurs pendant la montée et la « baissée » de l'eau, etc.), indications qui intéressent à la fois les navigateurs et les populations maritimes des pays baignés par les mers à marées. Les cartes et instructions nautiques, les cartes spéciales de courants, etc. portent également, et toujours en temps de Greenwich, des renseignements sur les heures d'étale et de renversement des courants de marée.

« Or, les bâtiments ont pour règle de faire marquer, aux montres d'habillage, l'heure civile des ports qu'ils fréquentent. Actuellement, les deux heures se confondent. Désormais, elles différencieraient d'une heure. Une confusion, toujours facile, pourrait devenir la cause d'accidents graves dans les mers à grandes marées, comme la Manche et l'Océan, où le capitaine d'un navire doit évaluer soigneusement la hauteur d'eau existant sur les passes, chenaux, entrées de ports, seuils de bassins, etc. »

Après avoir rappelé que le projet est d'origine anglaise et reproduit contre le *Daylight saving bill* les arguments de sir David Gill, membre de la Royal Society de Londres et correspondant de l'Institut de France, M. Lallemand donne l'opinion également défavorable d'un astronome, secrétaire général d'une grande institution scientifique anglaise. Il cite enfin cet extrait d'une lettre que lui a adressée, le 13 du courant, le directeur de l'Observatoire de Bologne :

« On avait fait courir chez nous le bruit que la France avait décidé d'avancer son heure. Heureusement, je le vois, ce n'était qu'un projet. Ici, tous les savants seront d'accord pour le combattre; mais nous devons veiller pour empêcher les incompétences de nous l'imposer. »

« Est-ce bien le moment d'essayer, chez nous, conclut-il, la première application d'une mesure appréciée de la sorte dans son pays d'origine et chez nos voisins ? »

« Le projet peut avoir un but économique, nous écrit un lecteur; il n'en a pas moins la viciée réputation de nous proposer de vivre sur un mensonge.

« Nous sommes avant tout un peuple épris de vérité. Ce n'est pas, en effet, une convention qui peut fausser notre notion de l'heure, et il serait peut-être beaucoup plus simple — beaucoup trop simple — de convenir qu'on se lèvera dorénavant une heure plus tôt, qu'on déjeunera à onze heures, qu'on dînera à six et qu'on se mettra au lit pour gagner le soir les soixante minutes de sommeil qu'on a perdues le matin. La question d'une discipline collective doit-elle être mise en cause par une loi ou un décret? Dans l'intérêt de la défense nationale, qui ne se sent prêt à faire un effort qui deviendra au bout d'une semaine une

habitude? Les administrations, l'industrie et le commerce, peuvent prendre une initiative qui entraînera tout un mouvement en faveur de cette réforme logique. Profitons de la lumière solaire, économisons le charbon, l'électricité, le pétrole, soit, mais faisons-le en toute conscience, et non à l'aide d'une petite supercherie qui ne serait pas digne d'un peuple qui veut vaincre. »

L'Académie des Sciences s'est réunie hier en comité secret pour délibérer sur la question, qui avait été réservée lors de la dernière séance, après une intervention de M. Lallemand, nettement hostile au projet de M. Honnorat.

MM. de Freycinet, ministre d'Etat, et Painlevé, ministre de l'Instruction publique, tous deux membres de l'Académie des Sciences, assistaient à la séance.

Après une heure et demie de discussion, l'Académie a voté par 19 voix contre 13 qu'elle décidât, dans l'intérêt supérieur de la défense nationale, de ne pas s'occuper de cette question.

La parole est maintenant à la Chambre.

LA GUERRE A COUPS DE "NOTES"

M. Lebureau correspond avec les Boches!

Oh! en tout bien, tout honneur! Depuis plusieurs mois, soit au sujet des internés civils, soit au sujet des prisonniers de guerre et des grands blessés, une correspondance constante s'est établie entre les bureaux des divers ministères français et les bureaux des divers ministères allemands, par l'intermédiaire des ambassades des Etats-Unis et de l'Espagne. Comme ces ambassades se bornent le plus souvent à traduire les documents, lettres et réclamations — lorsque le gouvernement allemand ne rédige pas lui-même en français ses desiderata — les rédactions primitives des diverses administrations sont connues des deux ennemis. Et c'est ici que commence une nouvelle guerre : « la guerre à coups de notes! »

Elle ne manquerait point d'un certain piquant si le fond de toutes ces notes n'était si douloureux! (Il s'agit presque toujours d'amputations, de maladies, de prisonniers et de mourants.)

Qui le croirait! Ce sont les Allemands qui se plaignent sans cesse du manque d'humanité et de générosité des Français! (Sic). Récemment ne se sont-ils pas indignés de ce que les Français avaient proportionnellement fait moins d'amputations sur leurs blessés qu'ils n'en avaient pratiqué sur les nôtres (sic)?

Et le scribe de la Wilhelmstrasse déclarait : « Nous avons été déçus de ce que la nation qui se pique tant de générosité et de ses progrès dans les sciences n'ait pas voulu ou n'ait pas su faire bénéficier nos soldats blessés ou prisonniers, des moyens les plus propres à leur permettre une prompt guérison » (sic).

M. Lebureau fut piqué. Il répliqua :

« Même lorsqu'il s'agit d'ennemis qui pratiquent dans la correspondance administrative la même tactique que sur les champs de bataille, pour édiifier les intermédiaires, nous tenons à établir comment les blessés allemands ont été soignés! S'il y a eu moins d'amputations, c'est que fidèle à des traditions qui demeurent son honneur, le service de santé français essaie de guérir avant de couper, méthode qui, croyons-nous, n'est négligée par le service de santé allemand que parce qu'elle est ignorée. »

Récemment la Wilhelmstrasse s'indignait de ce que plusieurs internés civils allemands eussent réclamé des secours en argent à M. l'ambassadeur des Etats-Unis, « afin, disaient-ils, de payer certaines opérations chirurgicales nécessaires et urgentes ».

« Comment, disaient les Boches, vous voulez faire payer les Allemands internés lorsqu'il s'agit de les opérer d'une tumeur, d'un cancer, d'un goitre, etc.? Mais, messieurs les Français, dans nos camps de concentration, nous faisons cela pour rien à vos internés, s'ils le demandent. Quelle léserie chez les Français! »

M. l'ambassadeur des Etats-Unis transmitt le facsimilé et renvoya la réponse. M. Lebureau français répliquait : « Les sommes d'argent demandées par vos sujets ont pour but de payer des frais supplémentaires de nourriture, de garde, d'installation luxueuse réclamée à l'hôpital par vos sujets. Ni les opérations, ni les soins courants, n'ont jamais fait l'objet de la moindre réclamation de paiement. Vous chargez gratis nos compatriotes, soit, mais les nourrissez-vous assez pour supporter la fatigue de l'opération? »

Depuis deux mois le ton des notes allemandes a baissé. Il est aujourd'hui plus circonspect et parfois même empreint d'une certaine courtoisie. On sent que des ordres ont été donnés. Plusieurs fois, le gouvernement allemand a signalé qu'il punissait certains sous-ordres coupables de brutalité ou d'inhumanité. Mais, même en correspondance administrative, les Allemands n'en sont pas à un mensonge près. En tout cas, leurs notes récentes sont un témoignage de leur désir de « causer »!

Propos d'un inconnu

Mesures de police

Je pense qu'il ne s'est trouvé personne pour s'étonner des mesures de police prises par l'Allemagne contre M. Nicolas Filipesco, qui est un sincère et charmant ami de la France. Fils de l'ancien ministre de Roumanie dont on n'a pas oublié ici les généreuses tendances, M. Nicolas Filipesco a payé les frais de la colère allemande contre son père, lequel est revenu de Russie fort satisfait des résultats de son voyage — ce qui ne peut être que fort agréable aux Alliés.

Si j'avais eu le plaisir et l'honneur de croiser M. Nicolas Filipesco avant son départ, je l'aurais dissuadé de passer par l'Allemagne et l'Autriche pour regagner sa patrie, et je lui aurais conté l'histoire suivante dont je garantis l'authenticité :

Un de mes amis, journaliste roumain des plus estimés, passait par Vienne, se rendant à Paris, dans le courant de janvier 1915. Il constata beaucoup de choses intéressantes et il rédigea pour son journal une suite d'articles où la situation de l'Autriche se trouvait décrite avec une méthode et une mesure remarquables.

Une année entière s'écoule. Vers janvier 1916, mon ami roumain, nanti de pièces bien en règle, quitte Paris, gagne la Suisse, voulant retourner en Roumanie par l'Autriche.

Arrivé à la gare frontalière autrichienne, il se trouve mêlé à la foule qui attend patiemment les visas nécessaires. Les employés fermaient déjà les portières du train, quand son nom fut appelé le dernier... Il comparait alors devant un lieutenant, auquel il ne peut s'empêcher de dire :

— Monsieur, le train va partir, donnez-moi vite mes papiers.

— C'est inutile, lui est-il répondu. Vous devez rester ici. Vos pièces ne sont pas en règle!

Cependant, le train s'ébranle. Il reprend :

— Je demande à parler à vos supérieurs. Je suis victime d'une brimade.

On le conduit devant un capitaine, qui reconnaît avec beaucoup de bonne grâce que les pièces étaient en règle, mais qu'il a l'ordre de le retenir.

— Et pourquoi cela?

— Pour des articles que vous avez écrits sur l'Autriche il y a un an et qui n'ont pas plu au gouvernement. Je ne puis vous relâcher.

Pendant quarante-huit heures, il resta enfermé dans une chambre d'un hôtel proche de la gare et gardé jour et nuit par un factionnaire. A la fin du deuxième jour, il demanda à parler au capitaine et réclama énergiquement pour que le ministre de son pays fût avisé. Le capitaine lui répondit :

— C'est inutile. Vous pouvez maintenant partir et gagner la Roumanie, mais en deux jours au maximum, et ne revenez jamais en Autriche, car ce n'est plus deux jours que vous y resteriez... Partout, nos listes sont bien faites!

Partout, nos listes sont bien faites! Toute une méthode policière est dans ces mots. Les empires centraux sont méfiants jusqu'à la manie et outillés à la perfection contre ceux qui excitent la méfiance.

Si l'on traite avec tant de rigueur un journaliste, parce qu'il a parlé de Vienne sur un ton qui ne plaît pas au Hofburg, que ne fera-t-on contre le fils d'un ancien ministre francophile?

L'Inconnu.

PAUVRES HOLLANDAIS!

*S'ils veulent du Stratz,
ce sera dans le texte : en allemand!*

Le *Nieuwe Amsterdammer* publie la lettre suivante qu'un auteur allemand, Rudolph Stratz, a écrite à une Hollandaise qui lui avait demandé l'autorisation de traduire un de ses romans :

« Madame,

« En réponse à votre lettre, je ne puis que répéter ce que, tout récemment, j'écrivais en Danemark et en Norvège :

« Les petits Etats germaniques (sic), nonobstant la rigoureuse neutralité de leurs gouvernements, se sont, du fait de leur opinion publique, rangés pour la plus grande partie, du côté des ennemis mortels (*Todfeinde*) du grand Kulturstaat germanique, l'Allemagne. Pour s'en convaincre, en ce qui concerne la Hollande, un regard sur le *Telegraaf* suffit.

« La bonté et la magnanimité inépuisables (*unerschöpfliche Güte und Grossmut*) avec lesquelles, en temps de paix, l'Allemagne abandonna, au monde entier, le superflu de sa Kultur, sont ainsi récompensées d'une manière qui fait honte aux bénéficiaires. Qu'à l'avenir les Hollandais apprennent donc l'allemand, s'ils tiennent à lire mes livres. Quant à l'autorisation de les traduire en hollandais, jamais plus je ne l'accorderai à personne.

« Avec respect :

(Signé) : RUDOLPH STRATZ, »

LA FÊTE DU DRAPEAU A MADRID

LE ROI (X) PASSE SES TROUPES EN REVUE



Madrid vient de célébrer une imposante fête militaire, au cours de laquelle le roi Alphonse XIII a assisté à l'émouvante cérémonie du baiser donné au drapeau par les recrues. Toute la population de la capitale s'était transportée au champ de manœuvres pour acclamer le souverain, la reine Victoria, la reine douairière Marie-Christine, l'infante Isabelle, tante du roi, les attachés militaires étrangers, le corps diplomatique et l'état-major espagnol.

Pour leurs vivres, leurs munitions, et... leurs blessés



Ces documents sont allemands. La première file de voitures représente un convoi de munitions et de vivres. La seconde photographie, prise aussi dans les Flandres, figure une longue suite de voitures de Croix-Rouge. Et un texte adjoind avoue que sur ce front le mouvement des ambulances allemandes est permanent.

DERNIÈRE HEURE

LES TROUBLES DU MEXIQUE

LE GÉNÉRAL VILLA chef des insurgés est mort

NEW-YORK, 17 avril. — On confirme que le département de la Guerre à Mexico a reçu un télégramme annonçant que Carlos Carranza, le neveu du général Carranza, aurait découvert le corps de Villa qu'il apporterait à Chihuahua. Le général Villa serait mort des suites de l'amputation de la jambe. Toutefois le ministre de la Guerre n'a pas encore reçu confirmation de cette rumeur.

NEW-YORK, 17 avril. — Le consul américain à El Paso annonce que les informations reçues du quartier général mexicain à Juarez rapportent que le cadavre de Villa a été apporté à Cusi, d'où, plus tard, il sera transporté à Chihuahua.

Le sort des troupes américaines inquiète les États-Unis.

NEW-YORK, 16 avril. — On est extrêmement inquiet quant au sort de l'expédition américaine au Mexique. L'anxiété croît à chaque instant, depuis que le général Pershing a annoncé que le général Funston demandait des renforts pour maintenir sa longue ligne de communication à travers le pays.

SAN-ANTONIO (Texas), 17 avril. — Le commandant du 10^e régiment de cavalerie, qui semble être coupé au nord de Parral, a prié le quartier général d'envoyer aussitôt un aéroplane pour lui permettre de faire un rapport important sur les événements qui ont suivi la surprise de Parral.

Ce que fut l'affaire de Parral

NEW-YORK, 17 avril. — Le rapport officiel de l'incident de Parral a été télégraphié à San-Antonio (Texas) par le major Tompkins, commandant le détachement américain. Il ressort de ce rapport que trois cents soldats du général Carranza ont participé, avec les habitants de la ville, à l'attaque contre les troupes américaines qui ont été contraintes à engager un combat en arrière de Parral, vers Santa-Cruz. Les Mexicains ont eu quarante et un tués. Le major Tompkins a été légèrement blessé à la poitrine. Deux soldats américains ont été tués ; six autres ont été blessés.

Nouveaux progrès des Russes en Asie-Mineure

Après le désastre d'Erzeroum, les Turcs avaient envoyé en toute hâte des renforts en Asie-Mineure. Ces troupes fraîches ont réussi à arrêter la débâcle pendant quelques jours, grâce à de fortes contre-attaques. Mais finalement elles ont été battues sur les trois théâtres d'opérations : dans la région de Trébizonde, les Russes ont franchi la rivière Karadéré ; ils avancent rapidement vers Erziudjan, au centre, et leur aile gauche a infligé une grave défaite à l'ennemi au sud de Bitlis.

Communiqué italien

ROME, 17 avril. — L'action des deux artilleries a été intense, depuis Giudicarie jusqu'au val Sugana, et sur une partie du front du Haut Degano à Thut Hud.

Dans le val Sugana, l'ennemi a attaqué nos positions, depuis le torrent de Larganza jusqu'au mont Collo.

Contre-attaqué par nos troupes, l'ennemi a été repoussé, laissant entre nos mains une soixantaine de prisonniers, dont deux officiers.

Le long de l'Isone et sur le Carso, l'activité de l'artillerie s'est ralentie ; la nôtre a atteint, plusieurs fois, des batteries ennemies qui étaient postées dans des cavernes près de Zagomille (Torre-Plava).

Communiqué britannique

LONDRES. — La nuit dernière, après l'explosion de deux mines, nos troupes ont fait une petite attaque contre les tranchées ennemies au sud de la route de Béthune à La Bassée et elles ont obtenu des résultats satisfaisants.

Aujourd'hui, on signale de l'activité dans la région d'Arras, de Neuville-Saint-Vaast, de Grenay et de Loos.

ÉTATS-UNIS ET ALLEMAGNE

Le président Wilson a rédigé une nouvelle note

Sera-ce la dernière ?

LONDRES, 17 avril. — Le correspondant du Times à Washington télégraphie que le président Wilson a travaillé, samedi, pendant presque toute la journée sur la nouvelle note qui doit être terminée maintenant, mais on ne sait pas encore si elle sera envoyée immédiatement ou retenue pour être examinée par les chefs de parti au Congrès. Les termes de la note sont tenus très secrets. Tout ce que l'on peut savoir c'est que la note sur le raid ressemblera probablement à celle qui a été envoyée à l'Autriche après le torpillage de l'*Ancora*. La situation est aggravée par le torpillage de l'*Immeritton* et de la *Morgan Abbey* qui avaient à bord des Américains. Une rupture reste douteuse.

Vienne conseille à Berlin de transiger

LONDRES, 17 avril. — Le correspondant du Morning Post à Budapest télégraphie que le ministère des Affaires étrangères de Vienne fait tous ses efforts, à Berlin, pour que l'Allemagne évite la rupture des relations diplomatiques avec l'Amérique. L'Autriche-Hongrie est extrêmement inquiète à ce sujet et elle insiste pour être consultée au moment où l'on prendra une décision. Des négociations quotidiennes sont poursuivies entre Berlin et Vienne et le comte Tisza fait une opposition violente à toute politique allemande qui pourrait conduire à la rupture.

Cinq cents Américains éminents déclarent leurs sympathies pour les Alliés

NEW-YORK, 17 avril. — Les journaux américains publient une adresse de sympathie aux Alliés, portant plus de 500 signatures des personnalités les plus éminentes des États-Unis.

Cette adresse constitue une remarquable profession de foi dans la juste cause des Alliés et déclare que l'avenir de la civilisation dépend entièrement de la défaite de l'Allemagne.

Parmi les signataires, figurent les hommes politiques les plus connus des États-Unis, des sénateurs, des gouverneurs d'États, vingt-deux évêques, vingt-sept magistrats, 212 présidents et professeurs d'Universités.

L'activité des pirates subit un ralentissement momentané

LONDRES, 17 avril. — Le Times estime qu'au cours des trois dernières semaines la guerre sous-marine s'est sensiblement ralentie. Bien que les mines aient contribué à maintenir la moyenne des pertes maritimes, il attribue la moindre activité des sous-marins à leur nombre relativement limité, aux pertes qu'ils ont subies eux-mêmes, et à la nécessité où ils sont de revenir quelquefois à leur base.

Les autorités allemandes ne sont pas entièrement satisfaites de la campagne sous-marine au cours des mois derniers, mais elles en exagèrent les résultats. Elles prétendent, en effet, avoir coulé 80 navires d'un tonnage total de 207.300 tonnes. Ces chiffres représentent le double du chiffre réel des navires et une augmentation d'un tiers du tonnage perdu. On peut s'attendre à de nouveaux efforts des sous-marins dans leur œuvre de destruction.

Comment fut coulé le « Vega »

MARSEILLE, 16 avril. — L'équipage du vapeur Vega, coulé en Méditerranée par un sous-marin allemand, est arrivé aujourd'hui à Marseille.

Le commandant Paoli a fait le récit suivant : Le Vega revenait du Brésil, lorsqu'un coup de canon retentit et à un mille environ le sous-marin apparut et donna l'ordre de stopper.

Le commandant fit forcer la vapeur, mais voyant que le sous-marin le devançait il s'arrêta et fit mettre une embarcation à la mer et l'équipage y prit place ; en même temps, une chaloupe se détachait du sous-marin avec trois hommes portant des bombes explosives. Une fumée suspecte apparaissant à l'horizon, le sous-marin lança une torpille et le Vega, atteint à la hauteur de la chambre des machines, coula lentement.

L'équipage du Vega fut recueilli par le vapeur espagnol Reg-Jaime qui le conduisit à Palma.

AUTOUR DE SALONIQUE

Deux escadri les françaises bombardent les positions allemandes

SALONIQUE, 16 avril. — Une escadrille française a bombardé ce matin des rassemblements sur les positions bulgares à Strumitza-gare. Une autre escadrille a bombardé les positions allemandes de Boganyz ; ces escadrilles sont rentrées indemnes.

La journée est restée calme sur le front balkanique, où il n'y a eu qu'un simple échange de coups de fusil sur la rive droite et de coups de canon sur la rive gauche.

La rive gauche, occupée par les Anomands, est bien plus garnie que la rive droite, occupée par les Bulgares.

Avions allemands mis en fuite

ATHÈNES, 17 avril. — Hier, trois aéroplanes allemands sont venus jeter trois bombes sur le campement des Alliés, près du village de Lama. Mais les batteries alliées ont forcé les avions ennemis à prendre la fuite sans avoir causé aucun dommage. (Radio.)

Les Vénizelistes sont chargés par la police et la cavalerie

ATHÈNES, 17 avril. — La deuxième conférence organisée par le parti libéral a donné lieu à des scènes d'indescriptible tumulte.

À cinq heures, la foule se pressait au théâtre Albion pour entendre M. Sornoulis, ancien gouverneur de Samos ; M. Negropoulos, ex-député, d'Athènes, venait d'achever le discours préliminaire par lequel il présentait le conférencier, lorsque des cris de : *Vive le roi !* se firent entendre. Les vénizelistes applaudirent en criant : *Vive Venizelos !*

La police aussitôt envahit la salle tandis que la cavalerie chargeait la foule aux abords du théâtre. Est ainsi que les antivénizelistes parvinrent à empêcher la deuxième conférence libérale. (Radio.)

Les femmes d'Athènes préparent des drapeaux français

SALONIQUE, 17 avril. — Le directeur de l'Optique de Salonique, revenant d'Athènes, publie ses impressions :

« Les attaques, dit-il, et les vexations auxquelles le parti vénizeliste est en butte de la part du pouvoir ne font que raffermir davantage les convictions du parti et lui attirent de nouveaux jours croissants de la masse. Résultat inespéré, diriez-vous. Je dirai, moi, résultat nécessaire. Nous n'avons plus en Grèce deux partis politiques ; nous avons, grâce à la manière forte du gouvernement, deux camps ennemis dont la haine fermente et qui peut un jour dégénérer en un conflit dont le pays ne pourrait plus se relever. »

« Cette haine des partis a gagné la femme Athénienne ; bien des dames d'Athènes ont cessé de saluer des ex-amies pour des raisons politiques. »

« C'est avec la plus fiévreuse diligence que les femmes vénizelistes préparent des drapeaux et des écussons tricolores. La victoire des Français à Verdun ne se discute plus devant elles et elles veulent paviser leurs fenêtres, leurs balcons et leurs portes aux couleurs françaises, le jour où les Allemands comprendront qu'il est prudent d'abandonner la partie. Ces préparatifs se font dans le plus grand mystère. » (L'Information.)

Deux espions grecs sont condamnés à mort

ATHÈNES, 17 avril. — Le conseil de guerre de Salonique a prononcé la peine de mort contre deux individus pris en flagrant délit d'espionnage au profit des Bulgares. L'un des deux condamnés a été passé par les armes, mais, comme l'autre est soldat dans l'armée grecque, le général Sarraïl a décidé de le faire remettre aux mains du général Moschopoulos, qui décidera de son sort. — (Radio.)

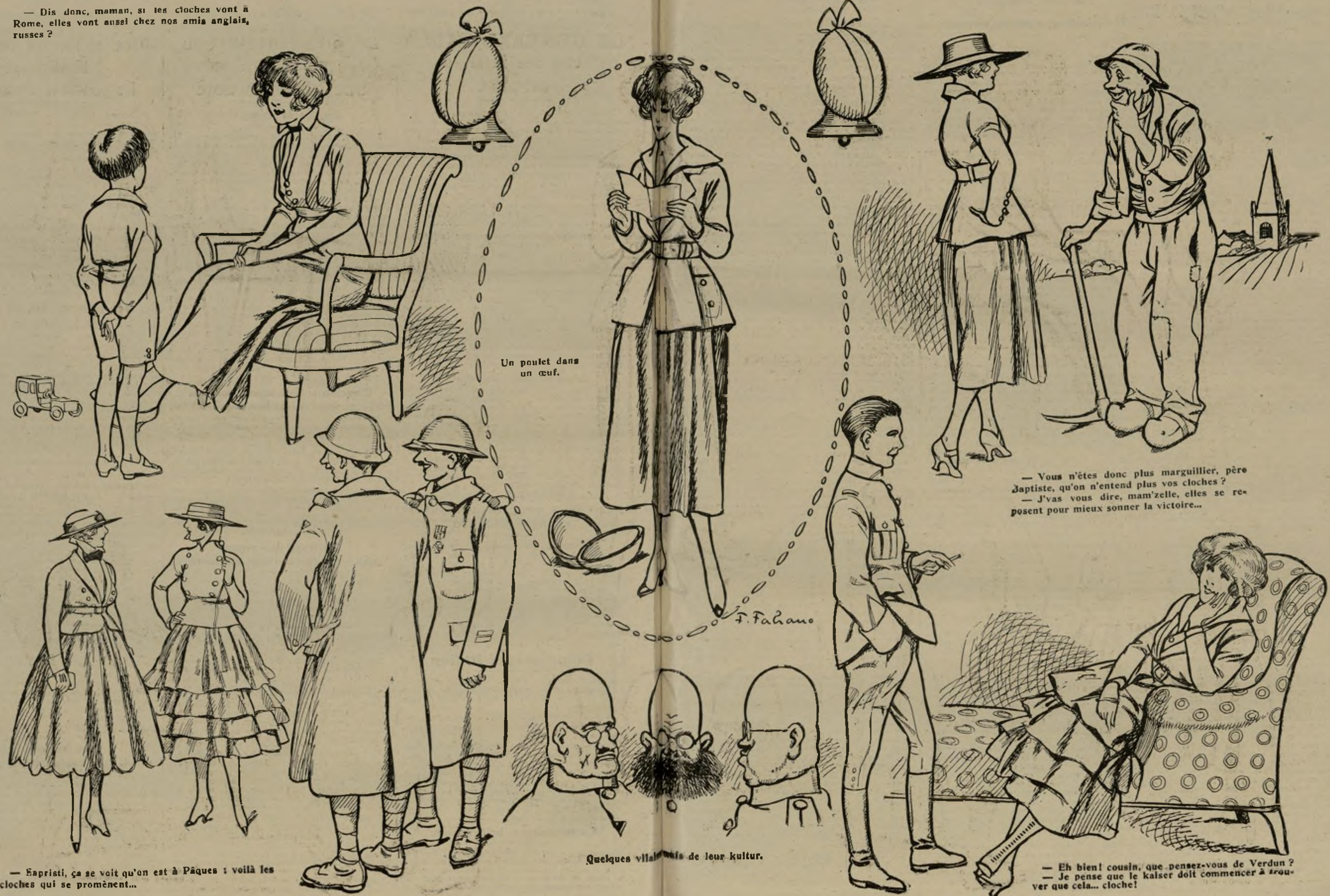
Communiqué belge

Au cours de la journée, l'artillerie a été assez active de part et d'autre, surtout dans la région d'Ostkerque et de Dixmude.

LES CLOCHES DE PAQUES

par FABIANO

— Dis donc, maman, si les cloches vont à Rome, elles vont aussi chez nos amis anglais, russes ?



Un poulet dans un œuf.

— Vous n'êtes donc plus marguillier, père Baptiste, qu'on n'entend plus vos cloches ?
— J'vas vous dire, mam'zelle, elles se reposent pour mieux sonner la victoire...

— Sapristi, ça se voit qu'on est à Pâques : voilà les cloches qui se promènent...

Quelques villageois de leur kultur.

— Eh bien! cousin, que pensez-vous de Verdun ?
— Je pense que le kaiser doit commencer à trouver que cela... cloche!

Les Loyers à la Chambre

*Satisfaction partielle est donnée
aux locataires qui ont payé*

La Chambre a repris, hier, la discussion des loyers. Au début, M. Lévasseur est revenu sur l'article 23, qui tendait aux locataires ayant payé tout ou partie de leurs loyers depuis le 1^{er} août 1914, le bénéfice des dispositions de la loi, repoussé vendredi par la Chambre.

— Ce vote a eu une répercussion considérable, a-t-il dit. A Paris, de nombreux propriétaires n'ont rien encaissé le 15 avril, jour du terme, alors qu'ils avaient touché les termes précédents. Les locataires n'ont pas payé pour ne pas perdre leurs droits.

— Ce sont des locataires tardifs, dit M. Viviani, car le petit terme à Paris est payable le 8.

— Excusez, répliqua M. Lévasseur. Au-dessus de 400 francs, le terme est payable le 15.

Dans l'intérêt de la paix sociale, le député du 15^e demanda à la Chambre de rétablir, sous une autre forme, l'article 23 et d'admettre, dans certains cas, le remboursement des termes payés.

Combattu par le Garde des sceaux, l'amendement allait être repoussé quand M. Jean Lerolle présenta le texte suivant :

Il sera tenu compte par les commissions arbitrales des loyers payés par le locataire depuis le 1^{er} août 1914, et l'imputation sera ordonnée en tout ou en partie soit sur les termes à échoir, soit sur les termes demeurés impayés.

C'était, en somme, une transaction.

Avec la répétition, dit M. Jean Lerolle, le propriétaire se serait vu obligé de décaisser. Celui qui avait fait usage des loyers payés pouvait être obligé d'emprunter pour rembourser son locataire. Je demande que les commissions arbitrales aient le pouvoir d'apprécier la situation du locataire de façon à lui tenir compte de l'effort qu'il a fait pour satisfaire à ses obligations envers son propriétaire.

Accepté par la commission et le gouvernement, l'amendement de M. Lerolle fut adopté ainsi que l'amendement suivant avec lequel il constituera le nouvel article 23 :

Le paiement des indemnités de résiliation effectués depuis le 1^{er} août 1914 par les personnes visées au titre premier ne mettra pas obstacle à l'exercice des droits accordés par la présente loi et pourra donner lieu à répétition.

Un court débat s'engagea à l'article 24, qui déclare nulles et non-avenues toutes clauses et stipulations contraires à la loi.

M. Puché vient dire qu'il connaissait un propriétaire qui n'a loué qu'à la condition que le locataire payerait le loyer intégral à l'échéance; celui-ci renonçant d'avance aux moratoires, a déclaré accepter la juridiction du tribunal qui pourra ainsi l'expulser s'il ne paye pas le loyer au jour indiqué.

— Ce locataire sera-t-il forcé de passer sous les fourches caudines de son propriétaire? demandait-il.

M. Edouard Ignace, rapporteur, et le Garde des sceaux firent observer que le texte de l'article 24 frappait ces clauses de nullité. Les articles 25 et 26 réservés, la Chambre adopta l'article 27 complété par un amendement; elle réserva encore l'article 28 et passa au 29 qui prévoit, dans chaque arrondissement et, dans les villes divisées en cantons ou arrondissements, la constitution d'une commission arbitrale des loyers, composée, outre le président — désigné par le premier président de la Cour d'appel — de quatre membres, savoir : deux propriétaires et deux locataires.

M. Lévasseur insista pour que le magistrat président de la commission ne soit pas lui-même propriétaire. « Même propriétaire, affirme M. Viviani, il jugera avec équité. » Et la Chambre partagea ce sentiment en repoussant l'amendement qui lui était présenté. Deux autres amendements de M. Lévasseur subirent d'ailleurs le même sort.

Après un vif débat, l'article 30 relatif à la procédure de constitution du jury arbitral fut renvoyé à la commission. La Chambre adopta ensuite, sans modification, les articles 31 à 35 qui régissent les conditions de fonctionnement et fixent la procédure des commissions arbitrales.

On continuera aujourd'hui.

En fin de séance, la Chambre a ratifié le projet de loi, voté la semaine dernière par le Sénat, sur le fonctionnement et la compétence des tribunaux militaires en temps de guerre.

Elle avait adopté sans débat à l'ouverture :

La proposition de loi de M. Failliot tendant à modifier la loi du 25 juillet 1891, relative au Mont-de-Piété de Paris.

La proposition de loi, retour du Sénat, tendant à appliquer l'article 463 du Code pénal aux délits prévus et punis par l'article 597 du Code de commerce.

La proposition de loi tendant à faire supporter par l'Etat, pendant la durée de la guerre, les annuités des emprunts des départements et des communes et les intérêts moratoires de leurs dettes.

Lombard, Laborde Garfunkel et Cie

(SEIZIÈME AUDIENCE)

Le réquisitoire et les premières plaidoiries

La parole est enfin donnée au commissaire du gouvernement pour le réquisitoire. Le commandant Marcel, bien que souffrant toujours d'un mal de gorge, n'a pas voulu confier à un autre le soin de stigmatiser comme il convenait les actes de l'Agence Lombard. Officier de carrière, attaché depuis plusieurs années au conseil de guerre de Paris, le commandant Marcel fait montre d'une éloquence sobre, d'une brièveté toute militaire qui n'exclut pas une logique consciencieuse, précise et forte. Son réquisitoire, parfaitement ordonné, ne comporte que des faits, des actes.

Le commissaire du gouvernement, en manière d'exorde, débute ainsi :

« Mon colonel, messieurs, je suis certain, après ces longues audiences, que vous éprouverez un sentiment de pénible et profonde tristesse et d'écœurement. Comment, alors que tant de braves, fils des vaillants Gaulois donnent héroïquement chaque jour leur sang pour la patrie, n'éprouverions-nous pas ce sentiment en voyant ici ces lâches : acheteurs et vendeurs de réformes ! »

« On ne saura jamais tout le mal fait à la France par l'Agence Lombard-Laborde et Saint-Maurice. Le déserteur sait la portée des peines graves qu'il encourt; il sait aussi qu'il lui faudrait renoncer à tout jamais au sol sacré de la patrie. Le soldat bénéficiaire d'une réforme frauduleuse sait au contraire combien pareil crime est difficile à démasquer. Et, tranquillement, il peut continuer son commerce et amasser une fortune pendant que pour lui les autres se battent et se font tuer... »

« De tels faits doivent être implacablement démasqués et punis. »

Puis, le commandant Marcel entre dans le vif de son réquisitoire qui peut ainsi se résumer : Sévérité exemplaire pour les chefs de la bande Lombard-Laborde-Garfunkel, auxquels il accole — surprise inattendue — le nom du docteur Saint-Maurice. Il est également sans pitié pour les « rabauteurs » et les « réformés » ; mais, par contre, il accorde les circonstances atténuantes aux « hospitalisés », qualifiant leur inculpation : un abandon momentané de leur poste, ainsi qu'à Pierron et à Du Bosq. Aux hospitalisés et aux réformés, il ne refuse pas l'application de la circulaire Millerand, cette loi du pardon par la réhabilitation sur le front.

Parlant de l'adjudant Ménard, le commissaire du gouvernement fait cette amusante réflexion : « Sans lui, la bande aurait continué ses profits. Laborde serait devenu officier de la Légion d'honneur, Lombard sénateur et peut-être ministre, avec Saint-Maurice pour chef de cabinet, et Garfunkel préfet de police... »

La péroraison du réquisitoire est celle-ci :

« En cette affaire, la nécessité d'un exemple s'impose ; il est indispensable que, si une nouvelle bande avait idée de vendre pareille marchandise, elle sache que la justice militaire sait faire son devoir sans faiblesse envers ceux qui nuisent à la défense nationale. Votre justice frappant à la tête doit être impitoyable. »

C'est le tour de la défense. Par dérogation, c'est M. Mathiot qui, le premier, engage le fer. Au nom du réformé Adebelt il discute habilement la question de droit sur les corrupteurs et les corrompus. On sait qu'il y a opposition de jurisprudence entre la Cour de cassation et la juridiction militaire.

Puis, la charmante avocate, M^{me} Germaine Picard, présente la défense du secrétaire d'état-major Pierron. Elle débute en évoquant le célèbre apologue du plus humain des fabulistes : les Animaux malades de la peste. Pierron fut donc une victime de l'Agence Lombard, et c'est malgré lui qu'il devint l'instrument du docteur, l'âme des scandaleux trafics.

M^{lle} Germaine Picard ne discute pas l'accusation, elle implora la pitié des juges en faveur de son client. Et elle lit la lettre que celui-ci écrivait, le 14 janvier dernier, au capitaine-rapporteur Bonchardon :

« J'ai pu obtenir mon versement dans le service armé. J'espère là-bas retrouver l'honneur que j'ai perdu... » Avec émotion, le défenseur ajoute : « Je suis à cette place pour solliciter son pardon; il demande à être enfin un soldat, laissez-le à la France... »

M^r Albert Crémieux, défenseur de Du Bosq, fait le procès de Lombard en qui il dénonce le produit de la politique d'arrondissement avant donné naissance à cette formidable puissance qu'est la hideuse recommandation. Il sollicite pour Du Bosq l'indulgence du conseil de guerre.

Aujourd'hui, M^r Demange présentera la défense du docteur Lombard.

Alfred Bougenier.

Ayuntamiento de Madrid

Qu'on n'oublie pas non plus les techniciens employés par l'armée

Le ministère de la Guerre a, depuis quelque temps déjà, fait appel au concours des techniciens et cherché à utiliser d'une façon plus méthodique tous les spécialistes qui se trouvaient à l'armée. L'étude des différents problèmes techniques a été ainsi confiée à plusieurs professeurs des grandes écoles de l'Etat et des Facultés des Sciences, et l'autorité militaire, en leur donnant la direction d'un laboratoire, a groupé autour d'eux un certain nombre de collaborateurs éprouvés pour les aider dans leur mission délicate.

Mais, si on a songé à employer utilement les connaissances spéciales de maîtres éminents des sciences françaises, on n'a pas pensé un seul instant à leur donner un signe quelconque d'autorité, à leur attribuer dans l'armée un grade correspondant au rang qu'ils doivent occuper normalement par leur compétence, leur science et leur passé scientifique. S'ils font partie de commissions imposantes et s'ils sont, pour la plupart, chefs de service, ils n'en ont pas moins conservé leur grade antérieur et la situation qu'ils avaient dans leur arme respective. Certains sont officiers; d'autres sont restés soldats de 2^e classe, bien qu'ayant des officiers sous leurs ordres, et sont toujours considérés comme tels puisqu'ils continuent à percevoir leur solde journalière de 25 centimes.

Il y a là une lacune à combler. Bien avant la guerre, les fonctionnaires du Trésor et des Postes, des Ponts et Chaussées, des Eaux et Forêts, des Poudres et Salpêtres, possédaient un statut militaire, parce que l'on savait déjà à cette époque tous les services qu'on pouvait attendre d'eux en cas de mobilisation. On en a donné un depuis aux ingénieurs des améliorations agricoles. On a enfin reconnu dernièrement l'opportunité d'admettre dans le Service de santé une équivalence entre les grades universitaires et les grades militaires. Mais on n'a encore rien fait pour les techniciens dont la spécialité est utilisée par l'armée.

Cependant, à l'heure où l'organisation scientifique de la guerre s'affirme de plus en plus nécessaire, l'homme de science ne doit pas être laissé de côté.

Tout le monde aujourd'hui reconnaît le rôle primordial des spécialistes dans la guerre actuelle et l'on comprend plus facilement la valeur pratique de ce précepte : « Chacun à sa place », qui doit enfin réaliser la répartition de tous les mobilisés dans le vaste organisme de l'armée. D'éminents parlementaires réclament une utilisation plus rationnelle de toutes les intelligences, de toutes les compétences spéciales, encouragent vivement cette mobilisation des techniciens. Et l'autorité militaire, s'inspirant de leurs excellentes idées, fait encore revenir chaque jour des spécialistes du front. Mais, si les techniciens, titulaires de grades universitaires, qui rentrent à l'usine, connaissent le poids du labeur qui les attend et s'approprient à travailler avec toute leur ardeur patriotique pour la Défense nationale, ils savent également quels avantages matériels et moraux sont attachés à la tâche qui leur incombera.

Il n'en est pas de même de ceux qui, moins favorisés à ce point de vue, sont désignés par leur compétence ou leurs capacités pour être attachés à un service militaire de contrôle, d'expériences, de recherches ou d'études. Ceux-ci vont connaître de lourdes responsabilités et n'ont pour toute espérance que le simple élargissement de la discipline des hommes mis en subsistance dans un corps de troupe et le seul avantage de la modique solde du troupier anonyme.

Puisque l'on vient d'établir dans le Service de santé, une équivalence entre les grades universitaires et les grades militaires, pourquoi n'en ferait-on pas autant, dans les services techniques, pour les scientifiques? Une telle différence de régime est-elle normale?

Pourquoi ne nommerait-on pas dans l'état-major de l'artillerie ou du génie, dont dépendent presque tous les services techniques qui utilisent leurs connaissances particulières : 1^{er} commandants, les professeurs titulaires des Facultés des sciences ; 2^e capitaines, les maîtres de conférences ; 3^e lieutenants, les chefs de travaux pratiques ; 4^e sous-lieutenants, les docteurs en sciences préparateurs, ingénieurs (chimistes, électriciens ou mécaniciens) et les licenciés en sciences ayant plus de deux ans de pratique, à partir de l'attribution de leur diplôme de l'Université ; 5^e adjudants, les ingénieurs et les licenciés ayant moins de pratique.

La dépense budgétaire qui en résulterait serait du reste très faible, car ces nominations ne toucheraient qu'un nombre restreint de militaires dont beaucoup sont déjà fonctionnaires.

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

Voyage un peu instructif à bord d'une péniche

La cause principale de la crise des transports fluviaux, c'est l'insuffisance des écluses

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

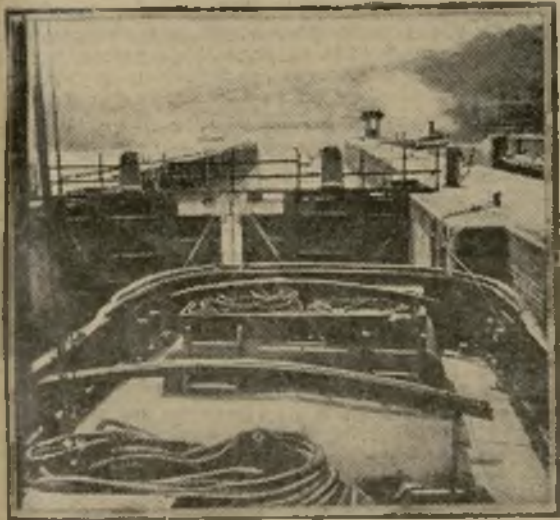
3 heures du matin. Nuit noire. Sur la Seine aux flots couleur d'encre, les péniches dressent des silhouettes fantastiques. Ah! çà où se trouve notre transport?

— Ohé! le Rouennais-1?

— Ohé! Excelsior!

Tout va bien. Embarquons. Et commençons notre enquête.

Pauvre service fluvial! Depuis de longs mois,



Deux mètres de plus et le Rouennais n'aurait pas

déjà, il est l'objet des récriminations du public, qui voit en lui l'un des responsables de la vie chère. A tort ou à raison? C'est ce que nous sommes venus vérifier.

M. Thihaull, l'aimable directeur de la Compagnie Générale de Navigation, nous a autorisés à descendre le fleuve, jusqu'à Rouen, sur l'un des steamers de sa flotte. Il s'agit d'en profiter pour examiner ces fameuses péniches « arrêtées » que les pouvoirs publics substituent — on l'entend dire par tout le monde — à ne pas remettre en circulation.

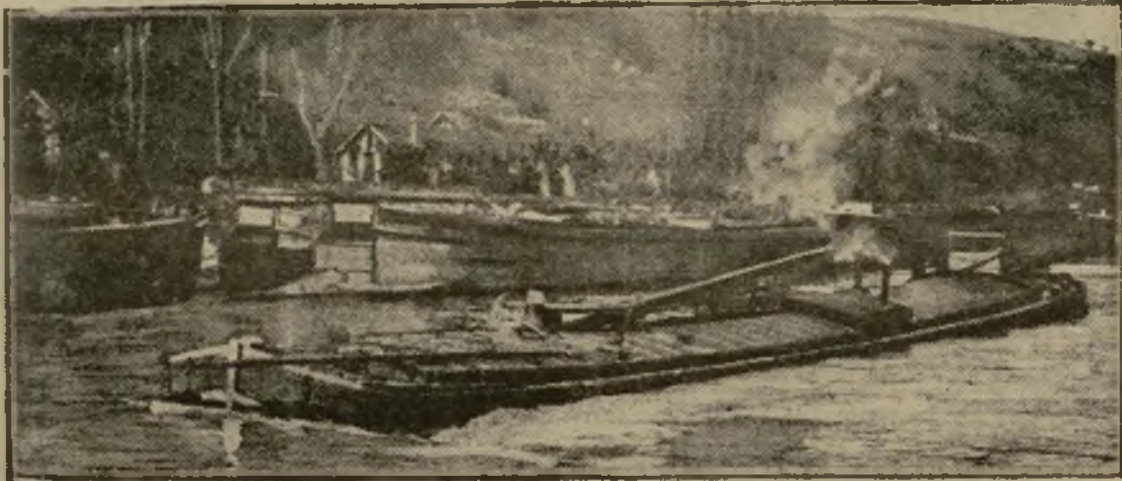
Mais d'abord, table rase des opinions faites à l'avance!

— Pas besoin de renvoyer les marinières à l'arrière! a-t-on dit. La manœuvre d'un chaland n'est pas compliquée. Tout homme de peine y peut suffire.

En vérité? Prions les donneurs de conseil d'assister — nuit noire, 3 heures du matin, hrouillard, courant traître — au départ du Rouennais-1. Prions-les, seulement, de nous indiquer comment ils arriveront, n'étant pas du métier, à faire virer, parmi plus de cent péniches qui le bloquent, ce bâtiment de 42 mètres de long!

Et puis, soyons précis. Péniches, tous les bateaux qui montent ou descendent la Seine? Appelons-les par leurs noms! Ils sont: tracteurs-porteurs, chalands, péniches ou barges... et chacun d'eux a ses qualités, ses exigences de manœuvre, aussi.

... Loin des quais, à bonne allure — en vingt minutes nous irons de l'écluse de la Monnaie à celle de Suresnes. Ecluse de Suresnes. Eh bien!... Eh quoi!... Oh allons-nous?... Il n'y a pas la place nécessaire?... Si! Mais c'est juste! Nous sommes dans la petite écluse. Deux mètres restent libres à l'avant, un, à l'arrière, de notre Rouennais-1.



L'encombrement à la porte des écluses

Et, goguenard, le capitaine nous indique à voix basse:

— Dites donc, bien que les péniches soient arrêtées, croyez-vous qu'elle est occupée, l'écluse?

Un aveugle pourrait, seul, oser le nier: dans la petite écluse, un tracteur-porteur, ou un chaland (péniche en tôle de dimensions analogues) peut tout au juste tenir. Dans la grande écluse, un train entier, composé de sept à huit péniches et de leur remorqueur arrive à s'engouffrer. Or, en aval comme en amont, péniches, tracteurs, remorqueurs, chalands attendent. Tiens! tiens! Ne semble-t-il pas que ce ne sont point les bateaux qui font défaut, mais bien les écluses, qui, devant un trafic intensifié, se trouvent insuffisantes à écouler, dans une journée, toutes les embarcations qui se présentent?

Nous égarerions la question à loisir. Voici que l'eau bouillonne, que les vannes s'ouvrent... Et avant! Majestueux — mais oui — notre Rouennais-1 reprend sa descente vers Rouen.

— Mais, enfin, capitaine, qu'est-ce qui cloche, dans le trafic?...

Nous le voyons sourire, notre capitaine.



Dans la « grande » écluse
Un train sort... un train entre!

— Ce qui cloche? Rien! Jamais nous n'avons fait autant ni aussi bien! Vous voulez des chiffres?

Pas encore. De la passerelle où nous nous tenons, à côté du timonier, nous inspectons les bergees tourmentées et jolies... Et tout au long des quais, gazonnés désormais, en files ininterrompues, sur trois rangs, parfois sur quatre, nous remarquons des ceptaines de péniches... qui ne naviguent pas.

— Capitaine, ces bateaux-là, cependant, on devrait les employer.

Il ne rit pas, notre capitaine. Il se fâche presque!

— Les employer? Et pour quoi? et à quoi? à encombrer, encore plus, les écluses? Eh! sans doute! cela semble évident: s'il y avait plus de péniches en circulation, le trafic irait mieux? Vous le croyez? Eh bien! c'est le contraire, qui est la vérité!

Un coup de barre, un hurlement de sirène — ah! les bateliers d'occasion qu'on laisse en ce moment naviguer et qui, ignorant les règlements,

vous passent à droite ou à gauche, au petit bonheur — et notre capitaine reprend:

— Il y a eu campagne contre la navigation fluviale. Cela tient à ce que, généralement, on ignore ses besoins et ses nécessités. En temps ordinaire, plus il y a de bateaux et plus le trafic est intense. C'est logique. Mais il n'en va pas de même en ce moment. Les bateaux, en effet, vont plus vite maintenant que d'ordinaire. Une péniche fera trois voyages, maintenant, dans le temps où elle en faisait un ou deux, jadis. Non, ce ne sont pas les bateaux qui manquent. Quant aux remorqueurs...



Dans la « grande » écluse
Un train de six péniches peut passer, mais c'est tout!

eh bien! eux aussi sont assez nombreux. Ils ont pu, il est vrai, se trouver insuffisants à leur tâche, au moment des crues. Cela tient à ce qu'un remorqueur qui, en eaux ordinaires, tractonne 2.000 tonnes, à sa pleine charge, avec 500 tonnes, en hautes eaux... Les crues toutefois sont passées. Les trains de péniches ont repris. Et ce ne sont ni les remorqueurs ni les péniches qui manquent!

— Quoi donc, alors?

— Attention! remarque notre pilote. Voici un barrage!

... Est-ce un Normand, notre capitaine? Nous sommes tentés de le croire, tant il sait à propos ne pas répondre... tout en répondant!

Eh oui! voici une écluse! De Paris à Rouen nous en trouverons huit semblables qui nous barrent la route. Huit écluses, c'est, avouons-le, huit encombrements de bateaux, de bateaux qui stationnent, attendent leur tour... et passent quand ils le peuvent.

Mais, qui donc prétendait que la navigation n'était pas assez « intense » en Seine?

Les chiffres, que nous communique le capitaine du Rouennais-1 ne suffisent-ils pas à prouver, au contraire, que « la voie d'eau » fait tout ce qu'elle peut?

En 1913, le trafic fluvial était de 3.890.000 tonnes. En 1915, il a été de 5.543.000. L'augmentation est donc de 42,50 0/0. L'effort accompli par la batellerie n'est-il pas considérable? N'insistons pas. La preuve est faite. Nos clichés la mettront sous les yeux de nos lecteurs: C'est la capacité d'éclusage des barrages qui ne peut croître indéfiniment.

Il faut « tant » de minutes pour qu'un train passe... Il passera tant de trains par jour — et pas plus! Et ce sera d'autant plus vrai que l'on considérera le trafic Havre-Paris au lieu du trafic Rouen-Paris. Près du Havre, en effet, dans le canal de Tancarville, certaines écluses, en raison des marées, sont praticables à certaines heures seulement. Cela limite encore le nombre des trains susceptibles de les franchir.

Et puis, ne sachons pas trop nous plaindre si, alors que nos wagons et nos réseaux ferrés sont presque entièrement consacrés aux besoins de la Défense Nationale, la batellerie fluviale, ne peut pas suffire à tout, elle que l'on n'a jamais protégée, et que l'on a si mal organisée, en temps de paix!

M. A.

Nouvelles parlementaires

La taxation des denrées

Le ministre de l'Intérieur a déposé hier sur le bureau de la Chambre le projet, retenu du Sénat, relatif à la taxation des denrées. Il sera entendu, à ce propos, par la commission d'administration générale, à laquelle il demandera, pour aboutir en temps utile, d'adopter le projet sans modification.

Le ministre se propose, d'autre part, de demander à la Chambre d'insérer la discussion à son ordre du jour pour jeudi, ou en tout cas avant les vacances de Pâques.

Les conseils de guerre

La commission de législation civile et militaire vient d'être saisie de la proposition de résolution suivante signée par un certain nombre de députés appartenant aux divers groupes de gauche:

« La Chambre invite le gouvernement à créer des conseils de révision aux armées, conformément aux dispositions des articles 38 et 71, paragraphe premier, du Code de justice militaire pour l'armée de terre, du 8 juin 1857. »

Il s'agit, en somme, de l'abrogation des décrets des 10 et 17 août 1914 insérés au Journal officiel des 12 et 18 août) qui ont suspendu, aux armées, la faculté, pour les condamnés, de former un recours en révision contre les jugements des conseils de guerre.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE SACRIFICE

Tout près d'Amiens, l'auto fit panache... Les trois officiers qui la montaient furent rudement projetés à terre, mais ils se relevèrent aussitôt, n'ayant que des contusions sans gravité. Quant au chauffeur, il ne bougea pas : il avait été tué sur le coup.

Le colonel ne s'attarda pas à de vaines doléances. — Vous allez prendre le volant ! ordonna-t-il à l'un des capitaines.

— Si la machine est utilisable ! répliqua le capitaine.

Un examen rapide démontra qu'elle ne l'était pas. Les trois hommes se regardèrent, perplexes... Il y eut un long silence...

— Nous en aller à pied, dit le colonel, ne me paraît guère prudent !

— Je crois, répondit un capitaine, que le mieux serait de nous cacher dans ces taillis et d'y attendre la nuit.

— Oui... Mais alors, le général aura ses renseignements trop tard.

— Si nous sommes pris ou massacrés, il ne les aura pas du tout !

— Évidemment...

Soudain, le colonel porta vivement sa jumelle à ses yeux. Un point noir, là-bas, sur la route, venait d'attirer son attention...

— Nous sommes sauvés ! annonça-t-il. Une auto !... Une auto française !... Personne dans la voiture. Et c'est un soldat qui conduit !

Puis, se tournant vers ses subalternes :

— Allons, messieurs, inclinez vos képis sur l'oreille... Ayez le fameux air « casseur d'assiettes » qui plaît tant aux pionsniers de France !

L'automobile arrivait à toute vitesse. Les trois officiers firent des gestes. Elle ralentit et stoppa devant eux.

— Où allez-vous ? demanda le colonel.

— Chercher le général Ménard, qui attend, avec son état-major, dans ce petit bois.

Et, de la main, le chauffeur désigna un boqueteau, placé sur une éminence, à deux lieues environ.

— Bon ! répartit le colonel... Le général Ménard attendra un quart d'heure de plus...

Il installa dans l'auto avec ses officiers et commanda :

— Demi-tour... et droit devant vous !

— Mon colonel, objecta le soldat, je crois devoir vous informer que je suis déjà en retard !

— Demi-tour, et droit devant vous !

Ce fut dit sur un ton qui ne permettait pas de réplique. Le soldat obéit...

Une demi-heure passa... Les lignes allemandes étaient maintenant toutes proches. Le chauffeur prit sur lui d'en avertir les officiers.

— Tu as peur ? ricana le colonel.

— Non ! Seulement j'ai pensé qu'il était intéressant de vous prévenir...

— Allons donc ! Tu trembles pour ta peau !... Tu es un froussard ! Tu dois être un Parisien... Un dégénéré de la capitale !

Le soldat sursauta sous l'outrage :

— Les Parisiens, dit-il d'une voix vibrante, sont aussi braves que les plus braves de l'armée française !

— Et ils sont sans doute, également, les plus intelligents troupiers du monde !

— Ils l'espèrent ! répliqua le chauffeur nullement démonté.

Les officiers se mirent à rire bruyamment.

— Je constate que tu es un malin ! reprit le colonel. Tu es même le plus malin des malins ! C'est d'ailleurs pour ça qu'en ce moment tu as l'honneur de conduire le commandant von Hinterfeld, de la garde prussienne, et deux de ses lieutenants !... Et, lui mettant brusquement son revolver sous le nez :

— Tâche que l'émotion ne te fasse pas perdre ta direction, si tu veux revoir un jour ta famille !

Livide, écrasé de stupeur, le soldat ne souffla mot. L'officier continua :

— Je pense que tu auras désormais une bonne opinion de ceux que, probablement, tu appelles les Boches !... J'aurais pu te tuer tout à l'heure, quand je t'ai requisitionné... Je ne l'ai pas fait, parce que je suis bon. J'ai vu que tu portais une alliance... J'ai réfléchi que tu avais peut-être des enfants... Combien en as-tu ?...

— Trois ! répondit le soldat, la gorge serrée par l'émotion.

— Trois ! C'est très bien !... Ça fera, plus tard, trois soldats allemands... Allons ! J'ai bien fait de t'épargner... Du reste, j'ai été récompensé de suite

de ma bienveillance... Tu m'as fourni, sans te faire prier, un renseignement très intéressant... Qu'est-ce que tu as à ouvrir de grands yeux ? Tu ne te rappelles plus ?... Le général et son état-major, qui l'attendent dans le petit bois !... Tu vas voir, dans un instant, comme le feu de notre artillerie est précis, quoi qu'en disent vos sales journaux ! Tu vas voir cela !... Hein ! quelle chance que tu as ! Et ce n'est pas tout ! Comme je suis très satisfait de ma mission, qui, grâce à toi, s'achève de la meilleure façon, je vais te combler de mes bienfaits. Au lieu de t'envoyer rejoindre, en Allemagne, les huit cent mille prisonniers que nous avons déjà faits, je te ferai endosser un uniforme prussien et, la semaine prochaine, tu auras le plaisir de revoir ton Paris, ta femme et tes enfants...

Toute cette lourde ironie meurtrissait douloureusement le malheureux...

Avec amertume, il se reprochait de ne pas avoir été perspicace. Mais comment aurait-il pu soupçonner que ce colonel, qui parlait si bien notre langue, n'était qu'un misérable espion ?...

Ainsi, ces trois forbans venaient de parcourir les lignes françaises, et ils rentraient munis d'indications qui pouvaient leur valoir la victoire !

Et c'était lui, Pierre Guérard, natif des Batignolles, le bonte-en-train du garage, un Parigot débrouillard, qui les ramenait sains et saufs !... C'était lui qui allait être la cause de la mort du général Ménard, et peut-être d'une grave défaite française !

Non ! non ! Cela ne serait pas...

Dès qu'il apercevrait un gros arbre bien solide, il mettrait le cap dessus et fracasserait l'auto contre lui...

... Comme cette heureuse idée venait de surgir en son esprit, il en aperçut un, à quelques centaines de mètres...

Mais il réfléchit que, s'il était sûr de pouvoir briser la voiture, il n'était nullement certain que les trois bandits resteraient sur le carreau... Il fallait donc trouver mieux...

Tout à coup, la route fit un coude, et Pierre Guérard vit que désormais elle longeait la rivière. Un éclair de triomphe passa dans ses yeux. Cette fois, il était maître de la situation...

Il s'accorda quelques secondes pour songer une dernière fois à sa femme et à ses enfants...

Des larmes brûlèrent ses paupières, à la pensée qu'il ne verrait plus les êtres qu'il chérissait — plus jamais !... Dans un instant, il serait mort, et nul ne saurait qu'il s'était conduit en héros. Aucun ordre du jour ne citerait son nom. C'était le sacrifice absolu, sans espoir de récompense — tragique...

Mais Pierre Guérard ne perdit pas de temps à s'apitoyer sur sa destinée. Il importait d'agir vite...

Il accéléra l'allure, et, soudain, poussant un formidable cri de : « Vive la France ! », il donna un brusque coup de volant...

L'auto fit une embardée terrible. Il y eut des jurons, un coup de feu, puis, avec un grand bruit, la voiture s'engloutit dans la Somme...

E.-G. Gluck.

UNE ROBE DE JEUNE FILLE

Les jeunes filles estiment qu'on ne s'occupe pas assez souvent de leur toilette. Mais, mesdemoiselles, vos grandes sœurs s'habillent comme vous. Vous pouvez donc presque toujours vous habiller comme elles ; surtout pour le tailleur et la petite robe de lingerie. Leurs robes d'après-midi, évidemment, ne vous conviennent pas en général ; mais vous en portez peu, car vous allez au cours, et si vous passez l'après-midi chez une amie, votre petite robe de serge ou votre jupe tailleur et une blouse fraîche suffisent...



Petite robe de mohair fileté gris ardoise.

Voici pour les belles journées printanières, où vous voudrez sortir en taille, une gentille robe de mohair fileté d'un joli ton gris ardoise. Le haut de la jupe et le corsage peuvent être en tissu pareil ou bien en pongé épais. La ceinture et la petite pique qui ferme la robe à gauche sont, dans tous les cas, en mohair avec l'agrément de boutons d'acier et d'un rien de soutache. Un collier de velours assorti ruchié de tulle évitera les maux de gorge, quand on délaissera les fourrures : un peu plus tard on le supprimera et les jolis cols se laisseront voir...

Jeanne Farmant.

Les "vient de paraître"

Les Vagabonds de la Gloire, par RENE LALAN.

Presque un livre pour un beau roman d'aventures. Et, ma foi, c'en est un, que celui de ces randonnées adriatiques, à la chasse de ce monstre moderne, la Roche sous-marin, dans les lies autrichiennes, au canal d'Orante, puis devant Salonique, vers Malte, dans l'archipel ionien (août 1914-mai 1915).

Un peu de ce grand mystère qui nous a été voilé — notre gloire sur l'eau ! Et raconté par un marin qui a un élégant brin de plume à son mal d'artimon, c'est de Jean Bart.

La Jonchée (jeunes de l'armée glorieuse), par LEON LAHOVARY.

Ferveur, enthousiasme, lyrisme et... fraternité de cœur, sinon d'armes encore. M. Lahovary est roumain, et l'hommage qu'il rend aux héros de France, vivants et morts, doit être précieux à tout Français. Cet hommage pourrait être uniquement de la besogne rimée d'un cœur sincère, d'une main patiente. Mais il y a mieux là que du miel, beaucoup mieux, et, en attendant notre grand poète national et de guerre, nul ne perdra son temps à lire la Jonchée.

Au chevet d'un héros (quel mois de veilles auprès de Paul Déroulède), par FRANZELÉ.

M. Franzelé a vu peu à peu défiler le grand chêne. Il l'a vu tomber. Raconter le crépuscule de cette vie est prêt à chacun l'occasion d'un livre émouvant. Mieux que « chacun », l'auteur a su dégager, en un récit simple et très poignant par sa simplicité elle-même, la beauté presque apostolique de ce couronnement d'existence, de cette fin douloureuse.

La Vie militaire (croquis militaires italiens), par EDMONDO DE AMICIS, traduit par Erlot Moreni.

Alfred de Vigny eût feuilleté avec intérêt ce livre de casernes, de bivouacs et de campagne, où un officier, fier de son métier, ne conte que les grands militaires en acceptant avec une joie sereine ce qu'elles peuvent comporter de servitudes.

Le Carnet sublime, par PAUL GSELL ; Anthologie des Ecrits français (deux brochures), par CARLOS LARRONDE ; Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu ; Edith Carver, par PAUL GSELL.

Dans la Bibliothèque de la guerre, quatre brochures à mettre en bonne place. Nul hasardage, point de phrases : des faits, des documents, de l'émotion, du courage, de l'héroïsme, et beaucoup, sous peu de pages. Le secret du beau livre pour la période 1914-1915-1916 serait-il de tenir en un maximum de cent pages ?

Jeanne d'Arc et la guerre de 1914, par P. LAFREY D'ARC.

L'esprit et le culte de la Bonne Lorraine, depuis vingt mois, ont indéniablement exercé une influence sur les événements, tant en France qu'à l'étranger. L'auteur, en son œuvre pieuse, réussit à le prouver sans peine.

Pages nées de la guerre.

Vers la Victoire, par PAUL FLAT (2^e série) ; Chez eux (souvenirs de captivité), par LÉON BLANCHIN, blessé rapatrié ; A l'arrière, par JEAN BRETON.

La Syrie française, par le comte CREMSATY.

Historiquement, politiquement, stratégiquement, moralement, l'influence française en Syrie vaut de n'être ni gaspillée ni perdue. Au moment où les Germains renouent à en fouler le sol pour joindre l'Égypte, révéler l'impensable, cette brochure abondante en données claires paraît de façon fort opportune.

Livres et brochures reçus.

La Pologne et l'équilibre européen, par J.-M. BOUTIN ; Censons la lutte de classe ! par ALBERT GOULLE ; Une fourberie allemande, par JOSEPH HAFENIG ; Leur but : la France démembrée, par G.-M. SAVARIT ; La Roumanie en armes, par ALBERT PRABOVAN ; La leçon de la Russie, par G. CLEMENCEAU ; Les socialistes du kaiser, par EDMOND LASKINE ; La Pologne historique redécouverte ? par CRAINUS (traduction G. B. de Montbraud).

Le Coupe-Papier.

COURS ET CONFÉRENCES

Au Collège Libre des Sciences Sociales, 28, rue Serpente (6^e), mercredi 19 avril, à 8 h. 1/2, conférence de M. Camille Félét : La France et l'Italie en Orient et en Afrique.

A la Société des Etudes Coloniales et Maritimes, 28, rue Serpente (6^e), jeudi 20 avril, à 8 h. 1/2, sous la présidence de M. le vice-amiral Besson, conférence de M. Naima Slouch : Voyage aux Etats-Unis et à l'exposition de Panama.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

THÉÂTRES

« POTASH ET PERLMUTTER » SONT UN SUCCÈS DE RIRE AUX BOUFFES-PARISIENS

Les Bouffes-Parisiens importent leurs succès d'Angleterre et leur donnent rapidement la consécration parisienne. Après *Kit*, l'homme qui garde la maison, voici Potash qui compromet la sienne — la maison de couture Potash et Perlmutter — pour sauver la situation romanesque d'un de ses employés, petit comptable et compositeur d'avenir.

Nous avions avec « Kit » le souvenir d'un Max Dearly admirable de chic, de brio, de sang-froid ; nous l'avons retrouvé hier avec « Potash » méconnaissable sous le masque et dans la défraîchie d'un vieil et chapeau et ridicule commerçant américain d'origine alsacienne qui se débat maladroitement et s'effondre dans les complications énormes que ses intentions excellentes ont créées.

Max Dearly est donc passé de l'un à l'autre sans cesser d'avoir un rôle cordial, et c'est pour l'amour de la fantaisie variée qu'il s'impose à la sympathie du public sous des aspects si différents.

La comédie bouffe en trois actes de M. Montagne Glass, adaptée de l'anglais par M. John N. Raphaël, a des ressources abondantes de gaieté. La valeur de ces éléments est multipliée par des interprètes qui ont la science du comique et le secret d'une profonde bonne humeur. Abel Potash a pour associé un Perlmutter plein de verve et de qualités personnelles, alerte, aimable, « intelligent », loyal. L'autorité de l'un souligne le burlesque de l'autre : M. Arquillière a donné à ce rôle une admirable ampleur sans se disperser à aucun moment. Là encore, c'est un jeu étouffé et concentré qui tient en mains les rouages les plus fragiles du rire. Ceux-ci sont d'ailleurs si bien remontés, ils marquent l'instant du rire avec une si nette précision que le mouvement d'horlogerie dont le talent est le ressort donne une impression heureuse de solidité.

La note gracieuse, légère, sentimentale, fine, la première des élégances évoluant dans ce milieu comique, est offerte par Mlle Madeleine Carlier, Parisienne en exil dans les somptueux magasins de la V^e avenue de New-York.

L'ajoute vite, afin d'exclure la tristesse du mot, qu'une Parisienne n'est jamais en exil pour peu qu'elle se trouve dans une maison de couture, et celle-ci, par le défilé des mannequins et des modèles, est extrêmement « rue de la Paix » : je ne saurais mieux dire. Les robes destinées aux jeunes milliardaires américaines sont d'une inspiration bien française ; nous pouvons donc sans inquiétude les admirer deux fois.

Mlle Madeleine Carlier a eu une interprétation exquise de son rôle, et son succès a été d'un bon à l'autre très franc et très mérité.

Dans un rôle un peu en retrait, encore qu'il soit le pivot sentimental de cette pièce, M. A. Dorian a mis de la jeunesse et de l'émotion. MM. Darcey Beauchamp, Peyrière et Bernier sont à féliciter. Mme Daubray Joly est une Mrs Potash ridicule à souhait. Mlle Annie Warley, Miriam George et Germaine Sombray ajoutent au charme qui alterne avec le comique.

La maison « Potash et Perlmutter », que nous voyons bien près de la déconfiture, est tout au moins assurée de ne pas faire faillite aux Bouffes-Parisiens. — P. BOISSIE.

A l'Opéra. — C'est lundi prochain que l'on jouera, pour la première fois depuis la réouverture, *Faust* intégralement. Le rôle de Marguerite sera interprété par Mme Edvina, de retour des États-Unis, où elle vient de remporter le plus vif succès dans les œuvres des républicains français et italiens.

A la Comédie-Française. — La Comédie-Française fera relâche de jeudi au dimanche de Pâques exclusivement. Aujourd'hui mardi 18 avril (spectacle en dehors de l'abonnement), à 8 h. 1/4, les *Rantzau*, comédie en quatre actes, en prose, d'Erckmann-Chatrian.

A l'Opéra-Comique. — Un concours pour une place de deuxième harpiste auxiliaire pour la durée de la guerre aura lieu à la fin de ce mois au théâtre national de l'Opéra-Comique. Morceau imposé : *Impromptu-Caprice*, de Gabriel Pierné. Les candidats ou candidates sont priés d'écrire à M. Paul Vidal, 5, rue Favart.

A l'Odéon. — Le théâtre national de l'Odéon donnera dimanche 23 avril, jour de Pâques, en matinée et en soirée, *Tricouche et Cocolin*, la célèbre comédie vaudeville de Méilhac et Halévy. La pièce sera jouée dans les costumes de l'époque, et M. Paul Gavault a décidé de rétablir l'orchestre qui donne aux fins d'acte un brillant accompagnement. La partition sera la même que celle de la création.

Au Châtelet. — Pendant les vacances de Pâques, le Châtelet donnera neuf représentations des *Exploits d'une petite Française* aux dates suivantes : lundi, matinée et soirée ; samedi, soirée ; dimanche (Pâques), matinée et soirée ; lundi 24 avril, matinée et soirée ; mardi et jeudi, matinée.

Bienfaisance. — Le comité d'administration de l'Union des Arts, fondation reconnue d'utilité publique, s'est réuni hier, au sous-séjour d'Etat des Beaux-Arts, pour entendre le compte rendu moral et financier de l'œuvre. Il a fait ressortir l'état prospère de la Fondation Rachel Boyer, dont les comptes ont été récemment approuvés par l'autorité préfectorale. Indépendamment des 120.000 francs distribués par l'Union aux Epreuves de la Guerre, l'œuvre a prêté sa collaboration à des associations de secours militaires au profit desquelles elle a recueilli : 70.000 francs pour le Comité Central Franco-Belge ; 100.000 francs pour l'Œuvre du Front (Fouring Club) ; 130.700 francs pour l'Œuvre des Epreuves de la Guerre ; 2.750 francs pour la Journée des Pollus. Soit, au total, 462.450 francs.

Divers projets ont été envisagés en vue de trouver de nouvelles ressources, et M. Jean Richepin, l'un des présidents d'honneur, a suggéré certaines idées dont la réalisation est à l'étude.

M. Léon Bonnat, au nom de la Fraternité Artistique, a fait parvenir à la présidence de l'Union des Arts, Mme Rachel

Boyer la magnifique plaquette d'Antonin Mercet, en remerciement de l'aide efficace prêtée par elle aux artistes.

Jeudi prochain, à 3 heures de l'après-midi, aura lieu au Casino municipal de Cannes le grand concert organisé en faveur du Poyer du Soldat par l'Union des Femmes de France et placé sous le haut patronage de S.A.R. la duchesse de Vendôme. La plupart des personnalités mondaines en séjour sur la Côte d'Azur ont retenu leur loge, et cette manifestation artistique promet d'être l'une des plus réussies de la saison.

Pour nos blessés. — L'Association des Chanteurs de Saint-Gervais chantera le Vendredi Saint, à 4 h. 1/2, à l'office des Téniers des moines et répons du seizième siècle, à l'église Saint-Gervais. Cette exécution sera donnée au profit des blessés soignés à l'hôpital Saint-Gervais (N° 1008 bis), non subventionné.

Un concert qui fut vraiment à bénéfices. — Il a produit 41.415 francs que M. Carollie Saint-Saëns a reçus de l'éminent pianiste américain Schelling et transmis à l'Œuvre Fraternelle des Artistes. Ce concert a été donné en Amérique, à New-York, au Carnegie Hall, sous le patronage d'honneur des cinq anciens ambassadeurs des États-Unis en France et en Angleterre, MM. le général Porter, M. White, J. Choate, H. Bacon, M. T. Herr, M. T. Herrick, et organisé par Mmes Schelling, Hamilton et Bacon.

Les artistes étaient les suivants : le célèbre pianiste Paderewski, le quatuor Flonzaley, Lucien Muratore, Georges Barrère, Carlos Salzedo, Paul Kéfer, Sigismund Stojowinski et, enfin, M. Ernest Schelling.

Le grand compositeur espagnol Granados devait prendre part à ce concert. Une faiblesse que le monde musical déplore et qu'il doit hâter son départ et s'embarquer pour l'Espagne huit jours avant la date fixée. C'est M. Schelling qui communique au maître Saint-Saëns ce renseignement douloureux. S'il avait pu donner, comme il le voulait, ce témoignage de sympathie aux artistes français, le monde musical, à l'heure actuelle, n'aurait pas à pleurer la perte de ce grand artiste.

« La Première Bérénice ». — La comédie de MM. Adrien Bertrand et Gaston de Bar, que continue à jouer la Comédie-Française, paraît avec de délicieuses illustrations de M. Strimpt dans le numéro de Pâques des *Lectures pour tous*.

Aux Capucines. — La répétition générale du nouveau spectacle des Capucines aura lieu jeudi soir, à 8 heures 1/4, et la première représentation samedi prochain. Vendredi Saint, relâche.

Rappelons que ce spectacle se composera d'une revue en deux actes de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, *Ca pousse !* ; d'une comédie de MM. Yves Mirande et Henri Géroque : *Mon amie fait du théâtre* ; et d'un prologue de M. Louis Hénaut, *Cinq minutes*, s. v. p., avec miss Campion, M. Armand Berthoz, Mlle Mériodol et Saint-Bonnet en tête d'une très brillante interprétation.

Récital Scarabelli-Debernardis. — Ce fut un véritable régal que le récita de piano donné vendredi à la salle Gaveau par Mme Scarabelli-Debernardis au profit des hôpitaux de la Croix Rouge française.

D'origine originaire, mais ayant fait des études musicales à Milan, Mme Scarabelli-Debernardis, dont c'étaient les débuts à Paris, s'est imposée ici comme une artiste de tout premier ordre, et le public lui a fait fête, applaudissant aussi bien la *Toccata* en ut, de Bach-Busoni, et le *Concerto* en sol, de Beethoven, joués avec une maîtrise toute virile, que les œuvres de délicatesse et de charme de Chopin, Scarbatti, Martucci, Fiorillo, Fauriol, Saint-Saëns, etc., qui composaient son très éclectique programme.

MARDI 18 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 h. 15, les *Rantzau*. Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — Relâche.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassinna*.

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, (matinée), *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), la *Caracole de Mimi Paxon*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Potash et Perlmutter*.

Capucines (141, 150-40). — Relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

Châtelet. — Jeudi (mat. et soir.), sam. (soir.), dim. et lundi (mat. et soir.), mardi et jeudi (mat.), à 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Salle-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *L'Expérience du docteur Larde*.

Le Masque. — Une rage d'amour, la Lanterne (mat. mer. et dim.).

Gymnase. — A 8 h. 50, la *Rubicon*.

Théâtre Michel. — Clôture pour répétitions.

Porte-Saint-Martin. — Tous les soirs, sauf lundi et vendredi (jeudi et dimanche, matinée), à 7 h. 45, la *Femme aux*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, mercredi, Zaza (reprise).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Petit Café*.

Renaisance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *L'Alphon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mouquetaires au couvent*.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Dindon*.

Vauvillotte. — A 8 h. 30, *Maciste et l'expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 15 vedettes et attractions. *Une Aventure de Mme Favart*.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Les Vampires* ; *Salazar* ; de *Salonique à Monastir*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés André-Palace (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — Les compagnons du grand Claret ; les Mystères de l'invention de Claret. Actualités militaires.

Palais-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle ininterrompu. Grand orchestre.

Pivoli-Cinéma. — Parmi les hommes et les fauves ; les Mystères de l'invention de Claret ; de *Salonique à Monastir*.

Communiqués

Une manifestation d'amitié à laquelle les Italiens ne pourront manquer d'être sensibles, c'est la mission qu'ont assumée la princesse et la princesse Jacques de Broglie de porter à Rome les lettres les plus significatives, les estampes les plus caractéristiques inspirées par la guerre. Souhaitons qu'un jour prochain l'Italie nous envoie, à nous aussi, quelques-unes des œuvres inspirées à ses nobles artistes par la lutte épique qui se déroule de l'autre côté des Alpes.

La Ligue Française pour le Droit des Femmes met en vente, jusqu'au 24 avril, dans les salons de l'Abbaye, 1, place Picaille, les objets confectionnés dans ses ateliers : bonnets en costumes des nations alliées, depuis 1 fr. 45 ; jolis sacs depuis 0 fr. 25 ; travaux de lingerie et de broderie ; objets divers à 5, 10 et 20 centimes.

Le comité d'action agricole constitué par arrêté, en date du 1^{er} mars 1916, par M. Champion, maire de Maisons-Alfort, en vue de mettre en valeur les terrains non cultivés, situés sur le territoire communal, fonctionne d'une façon particulièrement satisfaisante. Depuis le 18 mars dernier, le comité se réunit sur place chaque dimanche et procède à l'attribution des terrains incultes mis gratuitement à sa disposition. A ce jour, il a été distribué 145 lots de terrain d'une superficie totale de 46.047 mètres à 453 familles de la localité.

Petite gazette de la Comédie

Je parlerai dans ma prochaine note des spectacles donnés samedi et dimanche à la Comédie ; aujourd'hui je dois m'en tenir à la reprise des *Rantzau*.

Tout le monde connaît au moins le sujet de la pièce qu'Erckmann-Chatrian avaient tirée de leur roman *les Deux Frères*, en 1882. L'intrigue peut se résumer en quelques mots : Jean et Jacques Rantzau, autrefois fraternellement unis, se haïssent féroceement depuis la mort de leur père Antoine qui, par testament, a favorisé Jean au détriment de Jacques. Mais la fille de Jean Rantzau, Louise, aime son cousin Georges et en est aimée ; après une brève, mais terrible lutte, la rancune des pères sera désarmée, vaincue par l'ardente tendresse des enfants ; « l'amour est plus fort que la haine ».

La pièce est traitée de façon un peu sommaire ; les personnages sont bâtis à grands traits, sans souci des nuances ; leur psychologie nous apparaît un peu courte et Sarcy pouvait très justement reprocher aux auteurs d'avoir esquissé les belles « scènes à faire ». Cependant l'œuvre plaît, malgré sa naïve simplicité. Il y a trente-quatre ans, les *Rantzau* furent, prétend-on, un quart de leur succès à la mise en scène d'Emile Perrin et les trois quarts à l'interprétation vraiment supérieure de la Comédie. Deux autres raisons expliquent la sympathie que nous réservons à la récente reprise : l'action des *Rantzau* se déroule en terre d'Alsace ; nous sommes en présence de braves gens, ce qui nous repose de tous ces individus tarés dont trop d'auteurs à la mode se plaisaient depuis des années à encailler le théâtre français.

Sans valoir l'interprétation de 1882, celle d'aujourd'hui est fort honorable. Paul Monnet joue Jean Rantzau avec rondeur ; ses emportements sont sincères ; mais, si paradoxal que cela paraisse, il est loin de posséder la grandeur tragique du créateur ! La colère de Paul Monnet est un état passager, un orage brusquement apaisé. Il y avait chez Gai une froide ténacité que seule l'affreuse angoisse de voir sa fille en danger de mort était capable de terrasser, et vous ne sauriez croire à quel point cela rendait effrayants son humiliation, son sacrifice !

Jacques Fenoux interprète avec une vérité sobre le rôle plus facile de Jacques Rantzau, où son maître Maubant était si beau à voir avec sa haute taille et sa fière tenue.

Féraudy est de tout premier ordre dans Florence. Ce bon maître d'école, ce digne et brave vieillard, sans cesse tiraillé entre les frères ennemis et s'efforçant de tout concilier, avait valu à Coquelin les applaudissements du public et les éloges de toute la presse. Féraudy ne le cède en rien à son aîné. Il a, avant tout, du personnage, l'extrême honnêteté d'un comique touchant, tant il met de candide orgueil dans l'exécution de son *Kyrie eleison* au 2^e acte, il émeut profondément au 3^e acte, lorsqu'il révèle au médecin les causes véritables de la maladie de Louise Rantzau ; à cet instant, Féraudy traduit avec une franchise hardie les sentiments de Florence, mais il reste dans le ton du caractère du bonhomme ; c'est un timide, un doux qui soulage son cœur courageusement, sans dureté.

Cette remarque m'amène à adresser une petite critique à Le Roy, l'excellent interprète de Georges Rantzau. Le Roy a fait depuis cinq ans de sérieux progrès qui l'ont porté au premier rang parmi les jeunes comédiens de son emploi. Son jeu, sa diction décelent dans chacun de ses rôles une intelligence affinée, une pensée toujours soutenue ; Le Roy a certainement un tempérament et un cerveau ; je suis donc à l'aise pour formuler une observation : au 4^e acte, Georges élame une véhémence et très longue tirade. La tâche de l'acteur est d'autant plus difficile que les auteurs ne l'ont pas aidé : le texte est rempli de griefs, de remontrances, de duretés en un mot ; mauvais moyens pour attirer ! J'entends encore Worms après plus de trente ans ! Grâce à sa voix chaude, à sa sensibilité d'une tendresse ensorcelante, le grand comédien restait d'un bout à l'autre ému ; Le Roy dit la première partie en révolte, avec une apreté d'accent qui eût vingt fois fait bondir Jacques Rantzau sous les reproches si cruellement jetés à sa face par son fils. Si Le Roy parvient à adoucir le ton, à mouiller sa voix dans le passage que je lui signale, il sera parfait.

Mlle Leconte est une délicieuse Louise, différente de la créatrice Mme Bartet, mais d'un charme aussi séduisant et d'une volonté aussi tenace sous des apparences plus bourgeoises.

M. Lebel, créé par Baillet, repris par Louis Delanay, est confié cette fois à un chanteur, Léo Devaux, qui roucoule gentiment la romance du 2^e acte et joue sans gaucherie sa scène du 3^e avec Georges. Mme Thérèse Kolb avait succédé des 1903 à Mmes Pauline Granger et Fayolle dans Marie-Anne, dont elle compose une vivante silhouette ; Mlle Nizam est une fine et jolie Juliette. Allouez, Mme Jeanne Even sont excellents dans le médecin et la vieille Nanette.

On a conservé, dans ses grandes lignes, la mise en scène d'Emile Perrin. Au demeurant, fort honnête spectacle de famille.

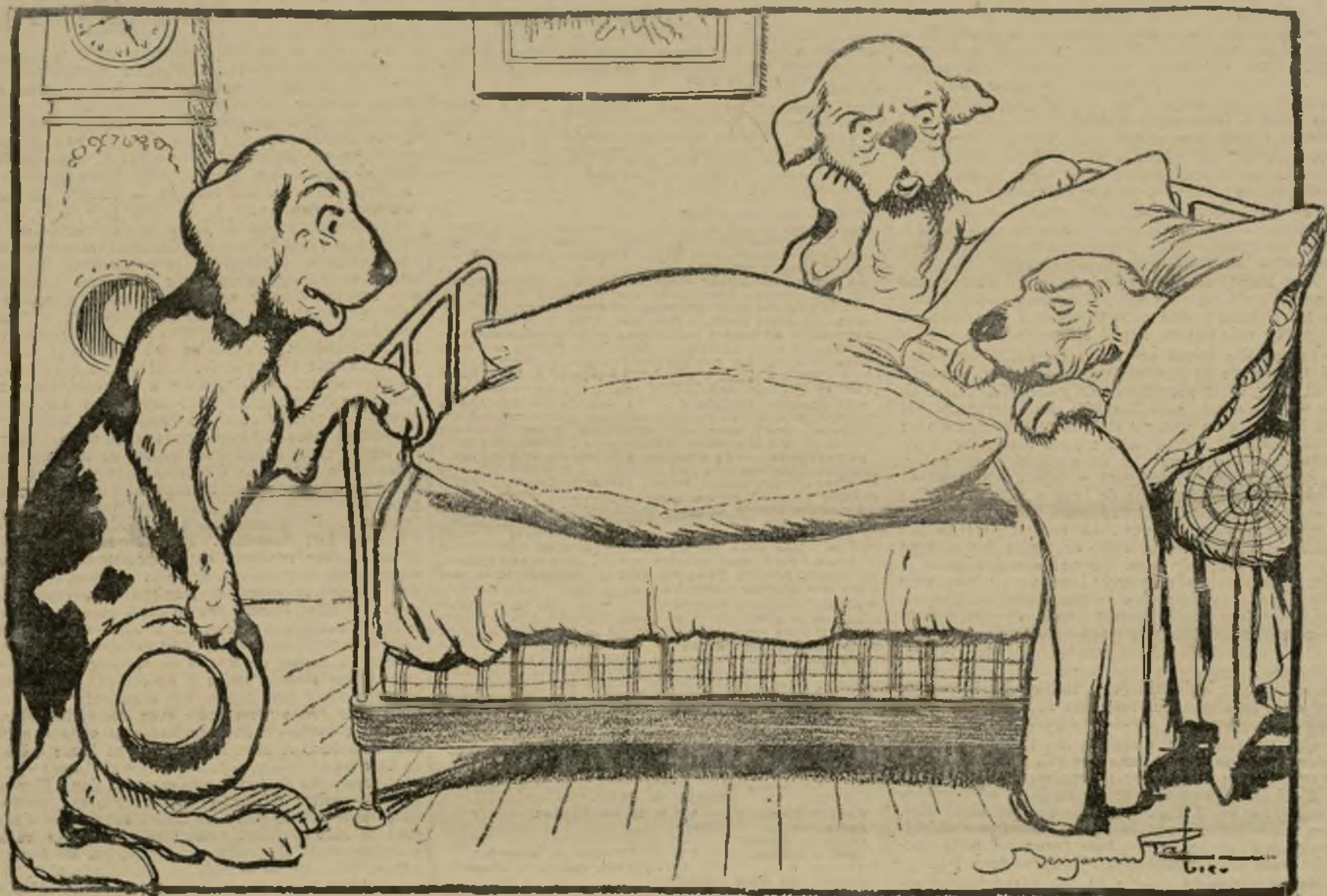
Emile Mas.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

6000, 217, Rue de Belleville — Paris

Envoi franco 8 échantillons avec Bon-Prime contre 4 fr. 60.

EMBARRAS, par BENJAMIN RABIER



-- Sa dernière heure a sonné...

-- Laquelle, docteur, l'heure effective ou l'heure légale ?

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 18 AVRIL 1916

26

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXIV

La confrontation

« Vous n'aviez qu'à me dire ce qu'a répondu votre mari à l'enquête de la justice, à Aix, que c'était lui qui avait tué Karl... »

« Vous ne seriez pas dans ce cachot aujourd'hui ! »

« J'ai dit ce soir-là ce que je voulais que vous rapportiez à Francfort. Vous avez été une fidèle messagère. »

La porte de la prison n'était point complètement fermée, et il sembla à Lison que quelqu'un devait être à l'écouter tout ce qu'elle disait.

Elle comprit alors le rôle que Frieda était venu jouer.

On cherchait à accumuler des charges contre elle.

Tout son être se révolta, elle marcha sur Frieda d'une façon si menaçante que l'espionne instinctivement fit plusieurs pas en arrière.

« Et maintenant que vous m'avez vue dans ma prison, partez ! cria-t-elle. Votre tâche est finie, vous n'avez plus rien à faire ici... »

« Vous me répugnez plus que toutes les bêtes immondes de la terre, vous êtes lâche comme une hyène... Pas une Française ne consentirait à accepter la besogne qu'on vous a confiée... »

Mais Frieda prise de peur avait gagné le couloir et reformé prudemment la porte.

Lison entendit plusieurs pas qui s'en allaient ensemble vers l'escalier.

Un peu plus tard, le gardien Koth vint porter à la prisonnière son repas du soir.

Il déposa sur le sol l'assiette de soupe, le pain immangeable, et dit :

— Vous savez, quand on est au secret, on ne peut pas faire venir des suppléments...

— Ça m'est égal ! répondit Lison.

— Je le sais... Pourtant si vous vouliez vendre votre bague !...

— Laissez-moi tranquille !

Koth s'en fut en grogmelant.

Lison but simplement un peu d'eau de sa cruche, puis s'étendit sur sa paille, en regardant le jour diminuer derrière les barreaux de sa fenêtre.

Bientôt il allait faire nuit, et les heures d'obscurité seraient longues.

Elle songeait :

— Pourvu qu'il ne vienne pas de rats ! Le pain sans doute va les attirer...

Elle se leva pour jeter son dîner dans le fossé.

Mais à ce moment elle entendit de nouveau du bruit derrière sa porte.

On tirait la planche du guichet par où, sans entrer, on pouvait regarder dans la prison.

Quel était donc ce nouveau visiteur ? et Lison serait-elle un moment tranquille ?

Elle se retourna et, à sa grande surprise, ce fut la figure de Mandel père qui apparut dans l'ouverture du judas.

Nulle vision ne pouvait lui être plus désagréable !

Ils viendraient donc tous les uns après les autres pour insulter à son malheur !

El celui-là qu'avait-il encore à lui dire ?

Elle fut vile fixée, car, avec un accent de triomphe, il lui criait :

— Criminelle ! Criminelle ! savez-vous comment en Saxe on punit les criminelles... Kapout, la hache, et c'est fini !

Lison ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

Mais dans un accès de colère, et pour se débarrasser d'un tel personnage, elle prit son écuelle

de soupe tiède, et d'un geste vif en jeta à la figure de Mandel tout le contenu.

Il se retira bien vite le visage barbouillé et le col plein de liquide gras, en jurant comme un possédé.

— Attrape ! cria Lison, et ne reviens pas...

— Chienne de Française !... hurla le négociant de Francfort.

Après cette alerte, elle ne reçut plus de visite, et put s'abîmer dans ses pensées jusqu'au milieu de la nuit, où, malgré elle, le sommeil vint pour lui apporter un moment d'oubli.

CHAPITRE XXV

Le procès de Lison

Un mois plus tard, en conseil de guerre, venait le procès de Lison.

On avait relevé contre elle tous les faits que le colonel Prahl avait énumérés lorsqu'il avait établi l'accusation.

Mais encore on en avait accumulé beaucoup d'autres : préméditation, espionnage et quelques peccadilles supplémentaires en plus de l'évasion et de l'assassinat.

Pour défendre Lison on avait désigné un avocat d'office, un certain Sprung, homme à tout faire du barreau de Dresde, et présentement oberleutnant de réserve sans affectation militaire.

Ce qui ne l'empêchait pas de porter monocle et de copier les allures des officiers prussiens.

L'oberleutnant Sprung avait naturellement la croix de fer qu'il avait glorieusement conquise en Belgique parmi les troupes d'occupation, un soir où, complètement ivre, il était tombé près de Charleroi, dans un ancien trou d'obus rempli de pavés.

Il s'était cassé la jambe, et revenu en Saxe comme inapte à faire campagne, il avait repris sous l'uniforme son métier d'avocat devant la justice militaire.

On comprend facilement qu'un tel homme ne devait pas tenter grand'chose pour sauver la malheureuse Lison.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— S. J. la prince Agha Khan, auquel S. M. le roi d'Angleterre vient de conférer pour la vie les titres et rang de « chef de première classe de la présidence de Bombay », est arrivé à Caen.

— M. Norbert Sevestre, de la Société des Gens de Lettres, maréchal des logis d'un groupe d'autos-canon, vient d'être promu à l'ordre du jour avec le motif suivant :

« Sous-officier zélé et d'un bel esprit militaire, ayant le mépris du danger. A surveillé le fonctionnement des canons de 37 assurant leur ravitaillement sous un feu violent de plusieurs heures. »

NAISSANCES

— La baronne Robert de Broqueville, née de Jessaint, belle-fille de l'émirant ministre de la Guerre de Belgique, et qui fut décorée au même temps que son mari de l'ordre de Léopold, a donné le jour à une fille qui a reçu au baptême le prénom de Marguerite.

— La comtesse de Brémont d'Irs a mis heureusement au monde une fille qui a reçu le prénom d'Elisette.

— La marquise G. de Bernoulli de Crumèze, née de Longueville, est mère d'une fille, Marie-Louise.

DEUILS

— Les familles Bluet et Duchêne font part du décès de Mme Lafargue, leur mère et grand-mère. Les obsèques ont eu lieu en l'église Saint-Honoré d'Eylau, dans la plus stricte intimité, en raison des événements actuels.

Nous apprenons la mort :

De M. Louis Knight, éditeur de la Martinique, décédé en cette colonie, âgé de soixante-quatre ans ;

De M. Louis Marie-Etienne Auguste Barth, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), décédé à Paris, à quatre-vingt-trois ans ;

De M. Alfred Rabreau, compositeur de musique, grand-prix de Rome en 1868, et qui remporta de notables succès, dont l'un en collaboration avec Camille Mendès ; souffrant, il s'était installé à Nice, où il vivait très retiré ;

De Mme Roger d'Albilly, née Edmée de Louvenecourt, décédée à Paris le 8 avril ;

De M. Joseph Tardif, ancien frère Alexandre, de la Doctrine chrétienne, décédé à soixante-trois ans ;

De Mme de Champ de Salvoles, née Gagnière de Souvigny, décédée à Paris, âgée de soixante-quatre ans ;

De M. de Launay, ancien colonel d'artillerie-pionniers, à Angers, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-neuf ans, au château de La Garde-Giron, à Privas (Ardèche) ;

De M. Etienne Auger, soldat au 79^e d'infanterie, tué le 6 avril, fils de l'ancien au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, et de Mme Auger.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Le lieutenant-colonel de Malleray, tué à la tête de son régiment, âgé de cinquante-neuf ans. Né à Brest, en 1837, avait été grièvement blessé le 20 août 1914 ; revenu sur le front, à peine guéri, comme lieutenant-colonel, il avait reçu la croix de la Légion d'honneur.

Les capitaines : de La Villard, aviateur, gendre du général de Monteton, mort à l'hôpital de Lunéville des blessures reçues ces jours derniers dans une chute d'aéroplane, au cours d'un combat aérien, chevalier de la Légion d'honneur ; Henry Chassagnat, du 93^e territorial, touché le 31 mars.

Les lieutenants : Maurice Poussin, de l'artillerie, observateur à l'escadrille 47, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre (trois palmes et étoile de vermeil), mortellement blessé sous Verdun, âgé de vingt-six ans ; Charles Blanchard, du 93^e de ligne, tué le 9 mars à l'attaque du bois des C... près de V... décoré de la Légion d'honneur.

KENTE AUTRICHIENNE

L'audience qui lui fut consacrée ne fut pas très longue.

Accusation, interrogatoire et plaidoirie furent brefs en deux heures.

Bien entendu, la jeune femme ne comprit pas un seul mot aux débats, sauf lorsque des questions précises lui furent posées en français.

On sentait du reste que la cause était comme réglée d'avance.

Il n'y avait qu'un point qui divisait les juges militaires.

Fallait-il considérer les actes de Lison comme des crimes militaires ou comme des forfaits civils ?

De toute façon, le jugement prononcerait certainement la peine capitale, mais on hésitait par avance sur la façon de l'appliquer !

Au point de vue militaire la fin était représentée par un peloton de douze fusils devant un mur.

Au point de vue civil, pour meurtre simple, le châtiment, suivant la vieille loi saxonne, réclamait le billot, la hache et le concours du bourreau !

Mais Lison ne soupçonnait guère rien de tout cela.

Elle ne pensait qu'à l'enfant qui naitrait sur la terre allemande et qu'elle aurait tant de mal, sans doute, à ramener plus tard chez ses grands-parents.

Car maintenant, suivant la prédiction du docteur Weiss, elle se rattacherait d'une façon ardente à la vie.

Elle ne souhaitait plus de mourir, elle ne songeait qu'au jour de la victoire française.

On pouvait la condamner à des années de prison ou de forteresse, mais on lui laisserait sans nul doute son fils, et elle ferait l'impossible pour l'élever jusqu'au moment du triomphe, où les Allemands seraient bien forcés de lui donner sa liberté.

Car elle aurait un fils, elle en était sûre.

Elle rappellerait Robert, comme son père !

Et cet enfant, né dans les gorges d'outre-Rhin, elle voulait particulièrement le chérir.

Peut-être même, avant qu'il ne fût sévré, reviendrait-elle avec lui à Paris !

LES SPORTS

CYCLISME

Une course de 50 kilomètres avec 137 partants. — Le Petit Brevet de la Société des Courses était organisé dimanche après-midi sur 50 kilomètres, sur la route de Montgeron à Melun et retour. Sur 161 coureurs engagés, 137 prirent le départ et 97 terminèrent en moins de 2 h. 1/2. Voici l'ordre des arrivées : 1. Réthéry, 4 h. 23 m. 28 s. 2/5 ; 2. Hennequin, 3. Michel Huet, 4. Paul Mayer, 5. Maurice Fortier, 6. Hubert Samyn ; 7. Pierre Darlot, 8. Georges Earith, 9. Lucien Spanghel, 10. Marcel Demande, etc.

Le brevet d'Andax. — Les sorties officielles de 200 kilomètres, organisées par notre confrère l'Auto, pour l'obtention du brevet d'Andax cycliste, ont été fixées, d'accord avec l'Andax Club Parisien, aux dates suivantes : 30 avril, 28 mai, 9 juillet, 10 septembre. Une sortie de 300 kilomètres aura lieu en juin.

HIPPIQUE

Le Derby Royal italien. — Jeudi dernier, sur le champ de courses des Capannelle, à Rome, a été couru le Derby Royal. C'est Koshen, de l'écurie de sir Rholand, qui a gagné ; 2. Hamist, 3. Flower Boy. Sept partants.

Encouragement à l'élevage français. — La première série des concours-épreuves pour étalons de pur sang anglais de croisement, organisée par la Société Sportive d'Encouragement, aura lieu, pour la région du Nord, à Maisons-Laffitte, les 16 et 18 mai, 13 et 15 juin, et pour la région du Midi, à l'hippodrome du Bouscat, à Bordeaux, le 24 juin. Une seconde série sera organisée en automne.

Le jury sera composé de deux inspecteurs généraux des haras et d'un représentant de la Société Sportive. L'ensemble des encouragements à l'élevage s'élèvera à 100.000 francs.

Taxe sur les courses en Angleterre. — Dans le nombre des nouveaux impôts présentés par le chancelier de l'Echiquier, M. Mac Keena, pour subvenir aux dépenses de guerre de l'Empire britannique, figure une taxe sur les courses de chevaux à laquelle les sportsmen ont fait le meilleur accueil, estimant très légitime de contribuer aux frais de la lutte contre les barbares.

BOXE

Poules des Amateurs. — Les concurrents inscrits pour les poules d'entraînement, qui se disputeront le 30 courant, à l'Ecole de Boxe Maignet, 31, rue Greuze (Trocadéro), sont les suivants : MM. Roger, Aldour, Robert, Hleux, Géo Marshall, Alb. Raimondi, Paul Gellieheimer, Géo King, Maurice Constantin, Reynold Amman, François Istria, Robert Collereau, Aug. Jacquier, L. Vidal, Fernand Poulhé, Charles Gudin, Roger Gaston, Louis Moras, Luc. Robert, René Fayard, Félix Faure, Abel Simon, Marcel Bouju, Louis Bancel, Fernand Grancher. Les engagements sont reçus aux Ecoles de Boxe Maignet, 31, rue Greuze, et 52, boulevard Haussmann (Opéra).

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volunard.

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS.
Argent de suite. BANQUE, 7, rue Laffitte, PARIS.

La Bourse de Paris

DU 17 AVRIL 1916

Toujours très calme, le marché a témoigné aujourd'hui d'une certaine lassitude dans la majorité des compartiments. Parmi les exceptions, notons celui de nos rentes dans lequel le 5 0/0 s'améliore de 88,25 à 88,35, tandis que le 3 0/0 et le 3 1/2 0/0 restent soutenus à leur niveau précédent. De même, le Rio reste ferme à 1.770 contre 1.765 samedi dernier. Par ailleurs, aux fonds étrangers, l'Extérieure se voit ramenée de 93,75 à 93,55 ; Russe 1909 en léger recul à 75,50.

Les établissements de crédit ont des fortunes diverses : la Banque de France réchut à 4.750, tandis que le Lyonnais est ferme à 1.050.

En Chemins français, le P.-L.-M. est bien tenu à 1.040.

Par contre, l'Est se tasse à 790, Orléans sans changement.

Lignes espagnoles en légère réaction.

En banque, les industrielles russes sont irrégulières. Mines sud-africaines calmes.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,30 1/2 ; Suisse, 113 1/2 ; Amsterdam, 252 1/2 ; Petrograd, 170 ; New-York, 302 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 575.

OCCASION PANHARD 15 HP (1910).
Coupé, carrosserie.
Rebâti, éclairage électrique BLAVET, très bon état.
S'adresser de midi à 2 h., 34, aven. Raphaël, Paris (16^e).

DIABÉTIQUES

un **GRAIN de VALS**
au repas du soir

assure élimination
des résidus organiques

VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de **CHAUX**

DE CHAPOTFAUT.

FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement

aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES.
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
à RUE VIVIERE, PARIS.



suite abandonné la place, anxieux de savoir ce que le tribunal allait décider.

Il ne s'illusionnait pas, lui, sur le jugement et il pensait qu'à un moment Lison aurait certainement besoin de ses secours.

Enfin, les juges revinrent dans la salle.

Le public se pressa pour mieux entendre ce que le président allait dire.

Mandel, Frieda et Fleischer avaient cessé de parler.

L'attention de tous se portait sur le papier que le président avait déployé et qu'il allait lire.

Ce fut en allemand que la sentence fut prononcée.

Le tribunal ne retenait que le principal chef d'accusation : l'assassinat prémédité, et avoué, de Karl Mandel en France.

Il n'y avait aucune loi de la guerre à invoquer. C'était un simple crime, et en conséquence, à l'unanimité, le conseil de guerre condamnait l'accusée à mort.

La sentence serait exécutée par le bourreau, suivant l'usage, dans la prison !

Au dernier mot du jugement il y eut une explosion de braves dans la salle.

Triomphe de la Kultur : un homme, vêtu de rouge, placerait la tête d'une jeune femme de vingt-deux ans sur le billot, et la trançerait d'un seul coup de hache.

Il fallut que Fleischer, par un geste de pudeur, saisisse Mandel à bras-le-corps pour l'obliger à s'asseoir et à ne pas crier Hurrah !

Frieda Brandt, plus calme, se contentait d'applaudir.

Le géolier Koth, dans un coin, songeait aux moyens qu'il emploierait pour avoir la hague, portant la perle et le diamant, avant l'exécution.

Il ne voulait pas que ce profit reste au bourreau. Seule, surprise de cet enthousiasme du public, Lison n'avait rien compris de ce qui était décidé sur son sort.

Etait-elle donc acquittée pour qu'on batte des mains ainsi, et pour que certains crient « hoch ! hoch ! » dans le fond de la salle ?

(A suivre.)

Le différend militaire des Etats-Unis et du Mexique



UNE PATROUILLE DE CAVALERIE



UNE MITRAILLEUSE EN POSITION



ARRIVÉE D'UNE PIÈCE D'ARTILLERIE



SOLDATS D'INFANTRIE EN RECONNAISSANCE

Le parti mexicain qui a provoqué les troubles dont ce pays est actuellement le théâtre, semble vouloir tenir tête aux Etats-Unis et — vraisemblablement inspiré par les Allemands — chercher à susciter des complications graves entre les deux Etats. Nous publions ici quelques documents qui nous parviennent des avant-gardes américaines actuellement sur le territoire mexicain.